

Et en plus, il cuisine

Angéla Morelli

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANGELA MORELLI



Et en plus,
il cuisine

Quand le traiteur
est à croquer...



HARLEQUIN
ROMAN

ANGÉLA MORELLI

Et en plus, il cuisine

Nouvelle



Chapitre 1

Agathe soupira de soulagement en voyant descendre à Agen le père et les deux enfants aux côtés de qui elle avait fait le trajet dans le TGV Paris-Toulouse. La fille aînée, qui semblait avoir une quinzaine d'années, avait fait subir quatre heures de maussaderie à son père et à son frère – qu'elle avait ignorés royalement, écouteurs dans les oreilles et téléphone portable à la main – tandis que ce dernier, véritable moulin à paroles à qui Agathe donnait onze ans, avait tenu avec son père une conversation incompréhensible qui tournait exclusivement autour de Pokemon. S'il avait parlé latin, Agathe aurait certainement mieux suivi.

Elle se renfonça avec délices dans son siège en espérant que nul passager ne monterait en gare d'Agen pour venir occuper les places laissées vacantes. Elle estimait qu'elle en avait suffisamment supporté comme ça. Le dieu des voyageuses agacées était manifestement de son côté : le sifflet du chef de gare retentit, les portes se fermèrent dans un chuintement et le train s'ébranla sans que personne n'entre dans son wagon. Elle étendit ses jambes et apprécia le silence. De l'autre côté de l'allée, une femme entre deux âges somnolait en face d'un quadragénaire en costume. Agathe se demanda brièvement comment on pouvait voyager en plein mois de juillet dans un tel accoutrement : le train avait beau être climatisé, elle savait qu'à l'extérieur il faisait une chaleur caniculaire. Elle soupira de nouveau, d'aise cette fois. En prenant une place en première, elle espérait vraiment voyager tranquillement : qui aurait cru que les pères célibataires préféreraient être surclassés ?

Elle entendit son portable vibrer et farfouilla au fond de son sac pour repêcher la pochette en cuir dans laquelle elle avait l'habitude de le ranger. Un texto de Jade, sa meilleure amie et collègue restée à Paris, avec qui elle partageait un bureau et de nombreuses pauses-déjeuner.

T'es arrivée ?

Non. Encore une demi-heure. L'enfer.

T'avais qu'à pas descendre chez tes parents.

Et entendre ma mère me maudire pendant vingt ans ? Pas question.
Il y a des sacrifices qu'il faut savoir faire.

Tu es une sainte.

Je suis une faible. Tu fais quoi ?

Je bosse. Ça se voit pas ?

Si ton job est de m'envoyer des textos, alors, oui, c'est très clair.

Ha, ha, ha. Je profite d'une absence de Big Boss pour faire une pause pipi-texto-lecture de *Glamour*.

C'est productif.

J'ai appris que Brangelina venait de se marier. Encore un qu'on n'aura pas.

Épouser une célébrité était une obsession de Jade, qui lisait la presse people avec vénération. Elle était au courant de tous les potins concernant tous les acteurs/chanteurs/présentateurs télé/anciens candidats de *L'Amour est dans le pré*, voire, parfois, les écrivains, quand il n'y avait vraiment plus personne à se mettre sous la dent. Agathe la soupçonnait de faire des fiches sur les célébrités célibataires, avec leurs mensurations et la liste de leurs ex. « Un jour, ça finira par payer, avait coutume de dire Jade lorsque Agathe haussait un sourcil sceptique. Tu verras. Tu seras bien contente d'être demoiselle d'honneur à mon mariage avec Ryan Gosling. » Comme Jade – en dehors de cette bizarrerie – était une femme charmante et tout à fait fréquentable, Agathe lui pardonnait volontiers ces étranges fantasmes.

Tu vas survivre ?

Le nouveau texto de Jade tira Agathe de la douce torpeur qui menaçait de l'engloutir.

C'est pas comme si j'avais le choix. C'est pas tous les jours que tes parents fêtent leurs trente ans de mariage.

Je ne sais pas, les miens sont divorcés depuis le siècle dernier. Tu vas leur dire pour Greg ?

Pas si je peux l'éviter.

Greg était l'ancien petit ami d'Agathe, qui avait mérité récemment le sobriquet d'Odieux Connard. Elle l'avait largué trois semaines

auparavant après qu'elle l'avait surpris en train de démontrer à une blonde d'un mètre quatre-vingts à peine majeure les bienfaits de la levrette dans le lit conjugal. Même si Agathe n'était pas particulièrement émotive, elle en avait laissé tomber ses clés en criant de surprise. Greg avait eu la décence de ne pas achever ce qu'il était en train de faire mais pas celle de quitter élégamment les lieux. Agathe s'était donc retrouvée avec deux valises hâtivement remplies et son chat, le nez rougi et les yeux pleins de larmes, sur le paillason de Jade qui lui avait offert l'asile, son canapé-lit et six tournées de mojitos. Personne dans sa famille ne savait qu'elle était désormais sans mec et sans domicile fixe.

Tu ferais mieux de cracher le morceau tout de suite, ce sera ça de fait.

On pouvait toujours compter sur Jade pour donner des conseils intenable.

On voit bien que tu connais pas mes parents.

Dieu m'en préserve. En parlant de Dieu, je retourne bosser avant que Big Boss ne se demande où je suis passée. Haut les cœurs et les verres !

HLCELV

Agathe rangea son portable, un sourire aux lèvres.

Le contrôleur annonça enfin l'arrivée en gare de Montauban. Elle se leva, saisit la valise à roulettes rose qu'elle avait rangée dans le compartiment prévu à cet effet et se dirigea vers la porte. Le train ralentit puis s'immobilisa et les portes s'ouvrirent lentement sur un quai chauffé à blanc.

Agathe redressa les épaules, inspira profondément, puis descendit les quelques marches qui menaient au quai.

Show time.

Chapitre 2

Zoé l'attendait dans la fraîcheur du hall de la gare.

– Je suis super contente de te voir ! s'exclama la brunette en lui faisant la bise. Ça faisait une éternité !

– Cinq mois et vingt et un jours, répondit Agathe. Tu n'as qu'à monter me voir, toi aussi.

– Tu sais bien que je déteste Paris, rétorqua Zoé en se dirigeant vers la sortie. Qu'est-ce que tu veux que j'aille faire dans le Nord ?

– Je n'habite pas dans le Nord, protesta Agathe.

– Tout ce qui est au nord de Montauban, c'est déjà le Nord, alors ce qui est au nord de la Loire, t'imagines, expliqua Zoé en mettant ses lunettes de soleil. Et puis j'habite une grande ville, moi aussi, avec une gare et même un aéroport. Tu pourrais descendre plus souvent. Il est super joli ton haut, poursuivit-elle en passant du coq à l'âne, ce qui était une de ses spécialités.

– Merci, répondit Agathe qui baissa machinalement les yeux sur sa blouse bleu marine constellée de minuscules cœurs rouges.

– Mais au fait, t'es toute seule ? Où est Greg ? s'enquit Zoé en se dirigeant vers la zone dépose-minute devant les hautes portes de la gare.

– Chez lui. Enfin, je suppose.

Zoé s'arrêta net et Agathe, qui la suivait de près, la percuta.

– Comment ça chez lui ? Vous avez rompu ? Depuis quand ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Comme toujours, lorsqu'elle était énervée ou inquiète, son débit devenait rapide et saccadé comme celui d'une mitraillette.

– Oui, on a rompu. Et maintenant, on peut monter en voiture ? Il fait une chaleur à crever ici, putain.

– Ne dis pas « putain », tu sais que j'ai horreur de ça, répondit automatiquement Zoé en reprenant son chemin vers sa voiture. C'est vulgaire.

Agathe la suivit, déjà oppressée par la lourdeur de l'air. Il était à peine 15 heures et la ville tout entière semblait plongée dans la torpeur estivale. Il n'y avait personne dans la rue devant la gare et la chaleur faisait frémir l'air au-dessus du bitume. Les immeubles en face

d'elles offraient leurs façades aux volets clos derrière lesquels les habitants s'étaient cachés pour résister à la canicule. Agathe songea que l'été montalbanaï, avec ses températures surnaturelles et ses siestes obligatoires, ne lui avait pas manqué.

Zoé, qui ne semblait pas gênée outre mesure par la chaleur, ouvrit le coffre pour y déposer sa valise.

– J'y crois pas, tu n'as toujours pas changé de bagnole ? Tu comptes la garder combien d'années encore ? demanda Agathe en contournant l'Austin mini bordeaux pour ouvrir la portière du passager.

– J'y suis très attachée, répondit Zoé. Et elle roule très bien. Pourquoi je devrais en changer ?

– Tu es comme papa, tu fais preuve de sentimentalisme automobile. Pffff, soupira Agathe en se contorsionnant pour s'encaster dans le siège passager. Heureusement que je ne suis pas bien grande.

Mais malgré sa taille moyenne, elle fut incapable de caser son grand sac à main entre ses pieds. Pas question de le garder sur elle avec cette chaleur : la voiture de sa sœur était d'un modèle trop ancien pour être équipée de l'air climatisé. Elle se tortilla de son mieux pour le déposer sur la minuscule banquette arrière sur laquelle personne ne pouvait s'installer à moins d'être nain. Et encore.

– Arrête de râler et raconte-moi en détail ce qui s'est passé, reprit Zoé en mettant le contact.

– Je n'ai absolument pas envie de te raconter ce qui s'est passé et encore moins de rentrer dans les détails, bougonna Agathe en faisant descendre sa vitre à grand renfort de manivelle.

La petite voiture était une véritable étuve : comment un véhicule si étroit pouvait-il emmagasiner autant de chaleur ? Mystère.

– Tu n'as pas le choix, rétorqua sa sœur en manœuvrant pour quitter la place de parking dans laquelle elle était garée de travers.

Agathe sourit en constatant que sa sœur avait beau conduire une voiture guère plus grande qu'une Smart, elle n'avait toujours pas compris qu'elle était censée se garer entre les lignes blanches et non pas à cheval dessus.

– Je te poserai des questions jusqu'à ce que tu me dises tout, reprit la brunette en tournant le volant de toutes ses forces.

– Si tu changeais de voiture, tu aurais la direction assistée, remarqua Agathe en se retournant pour prendre ses lunettes de soleil dans son sac, ce qui la força à se contorsionner de nouveau.

– Dit celle qui n'a même pas le permis. Ça me fait les muscles. Avec ça, pas besoin de soulever des haltères pour avoir des bras de rêve. Et n'essaie pas de détourner la conversation. Qu'est-ce qui s'est passé avec Greg ?

– Il m’a trompée, répondit laconiquement Agathe.

– Noooooon ?! s’exclama Zoé en tournant la tête vers sa sœur, ce qui fit faire une embardée à la petite voiture, qui s’était engagée dans la rue devant la gare.

– Regarde devant toi ! couina Agathe, cramponnée à la poignée de la portière. Je ne suis pas revenue dans ce bled paumé pour mourir sans avoir bu une seule goutte de champagne !

– Ça, côté champagne, tu vas être servie. La Reine Mère s’est surpassée. Elle a commandé suffisamment d’alcool pour faire remonter le niveau du Tarn.

– C’est bien, elle est lucide, elle sait que sinon les gens se suicideront tous avant la fin de la soirée.

Zoé gloussa en empruntant un rond-point puis répondit :

– Je suis étonnée que tant d’invités aient répondu présents. L’appel du banquet a été plus fort que la crainte que maman inspire à tout le monde.

– Ou alors, les gens viennent justement parce qu’ils ont peur d’elle et du terrible châtiment qui risque de s’abattre sur leurs têtes en cas d’absence. On n’est pas en train de refaire un tour du rond-point, là ? s’enquit Agathe, qui, par précaution, n’avait pas lâché la portière.

– J’ai loupé la sortie, rétorqua calmement Zoé en tournant un peu brusquement devant le panneau qui indiquait la direction de Labastide-Saint-Pierre. Bon, tout ça ne me dit pas ce qui s’est réellement passé entre Greg et toi. Il t’a trompée, mais encore ?

Agathe jeta un coup d’œil découragé en direction de sa sœur. Zoé était aussi tenace qu’un pitbull, même si elle était beaucoup plus jolie. Elle ne cesserait pas de lui poser des questions tant qu’elle ne serait pas satisfaite de la qualité des réponses de sa sœur. C’était là une de leurs grandes différences : Agathe se contentait de ce que le monde lui donnait. Elle avait toujours peur de déranger les autres et de les mettre dans l’embarras. Zoé, elle, estimait normal que les autres satisfassent sa curiosité, qui, dans certains domaines, était sans limites. La vie privée de sa sœur faisait manifestement partie de ses sujets préférés.

– D’accord, capitula Agathe en regardant droit devant elle la route qui serpentait entre des champs de maïs calcinés par le soleil.

Elles n’avaient pas tardé à quitter Montauban, la gare étant construite en périphérie de la ville, et chaque kilomètre avalé par la petite Austin brinquebalante les rapprochait inexorablement de la maison de leurs parents. Autant lui raconter tout maintenant pour ne pas risquer d’être obligée de le faire lorsque les murs auraient des oreilles.

– Je suis rentrée un soir plus tôt que prévu du boulot et je l’ai surpris au lit avec une nana.

Même trois semaines après les faits, cette histoire résonnait douloureusement à ses oreilles.

– Noooooon ?! s'exclama de nouveau Zoé en faisant mine de tourner la tête vers sa sœur.

– Regarde devant toi ! Tu peux me parler sans tourner la tête ! Souviens-toi de tes leçons d'auto-école !

– On ne nous apprend pas ça à l'auto-école. Tu le saurais si tu avais trouvé le cran de passer le permis depuis toutes ces années.

– Toutes ces années ? Dis tout de suite que je suis vieille.

– Je ne dis pas que tu es vieille, je dis juste que ça fait dix ans que tu pourrais avoir le permis, c'est tout.

– Pour en faire quoi ? Ce n'est pas à Paris que je risque de conduire.

– Bel effort pour détourner une fois de plus la conversation mais...

– Ce n'est pas moi qui détourne la conversation, c'est toi qui digresses sans cesse ! Et puis de toute façon, je n'ai pas grand-chose d'autres à raconter.

Agathe se rendit soudain compte que l'humidité qu'elle sentait poindre sous ses paupières n'avait rien à voir avec la poussière qui s'engouffrait par les vitres ouvertes de la petite voiture.

– Ne pleure pas, dit gentiment Zoé.

– Je ne pleure pas. J'ai une poussière dans l'œil.

– Il y a des mouchoirs dans la boîte à gants.

Agathe ouvrit le compartiment d'un coup sec, agacée par sa propre réaction. Elle pensait qu'elle avait fait le deuil de l'Odieux Connard, mais il fallait croire que non. Elle dénicha un paquet de mouchoirs parfumés et se moucha bruyamment. L'eucalyptus lui déboucha les sinus d'un coup, ce qui la fit larmoyer de plus belle.

– On trouve encore des mouchoirs de ce genre par ici ? se plaignit-elle.

– Que veux-tu, le Sud-Ouest est une région exotique. Ça s'est passé quand tout ça ?

– Il y a trois semaines.

– Juste trois semaines ? Tu es dans une forme olympique pour quelqu'un qui a trouvé son fiancé dans le lit d'une autre *juste* trois semaines auparavant, constata Zoé en haussant un sourcil.

– Un, on n'était pas fiancés, deux, techniquement, c'était mon lit, répondit Agathe en se mouchant de nouveau bruyamment.

– Vous étiez ensemble depuis huit ans, c'est comme si vous étiez fiancés. Et, pire encore, les parents adorent ce mec. Moi, je peux bien te le dire maintenant, je n'ai jamais pu le piffrer, affirma Zoé en rétrogradant pour gravir une côte un peu raide.

La voiture se mit à ahaner comme un fumeur de gitanes. Sans filtre.

– Tu veux que je descende pousser ? demanda Agathe.

– Oh ! mais qui est de retour ? Miss Sarcasmes 2015. C'était sa maîtresse ? La nana avec qui tu l'as surpris ?

Agathe avait beau pratiquer la conversation avec sa sœur depuis près de vingt-six ans, elle avait parfois du mal à suivre ses incessants sauts du coq à l'âne.

– Si tu crois que je lui ai demandé des explications... J'ai pris mes cliques, mes claques et Galilée et je me suis barrée.

Sous l'effet de la surprise, Zoé pila net et la voiture dérapa sur la route heureusement déserte.

– Putain, mais qu'est-ce que tu fais ? s'écria Agathe, qui se félicita d'avoir vérifié plutôt deux fois qu'une que sa ceinture de sécurité était bien attachée avant de quitter la gare.

– Mon coup de frein est la seule réponse possible à ta révélation, répondit Zoé en la regardant droit dans les yeux par-dessus ses lunettes de soleil qu'elle avait baissées sur le bout de son nez. Tu t'es barrée ? Comment ça tu t'es barrée ?

– Eh bien, je me suis dirigée vers la porte, et je l'ai franchie en serrant autour de moi les lambeaux épars de ma dignité, répliqua théâtralement Agathe.

– ...

– Ne me regarde pas comme ça ! Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Que je lui dise : « Oh ! mon chéri, pardon de t'avoir interrompu, finis ce que tu étais en train de faire, je vais préparer le dîner, j'espère que ton invitée se joindra à nous ? »

– Mais enfin ! explosa soudain Zoé. Tu me rappelles à qui appartient cet appartement ?

– Euh... à nous deux ? répondit Agathe d'une voix hésitante.

– Et qui a été surpris en train de faire une connerie ?

– Euh... lui ?

– Et donc, dans le grand livre du monde – tu sais, celui où on apprend qu'il faut s'épiler quand on a un rencard, que les mecs sont des lâches qui larguent par texto et que, quelle que soit la manière dont on le cuisine, le chou-fleur pue des pieds –, que nous dit-on, au chapitre « Rupture », alinéa 32, sous-section 4 ?

– Euh... que quoi que les films américains nous fassent croire, il ne faut pas se gaver de crème glacée en regardant *Bridget Jones* ?

– Que c'était à lui de déguerpir ! Tu aurais dû le foutre à la porte avec perte et fracas ! Oh ! Agathe, ma sœur, comment est-ce que tu peux être aussi gentille ? Et crois-moi, ce n'est pas un compliment, conclut Zoé en remettant le contact.

Elle eut du mal à embrayer et le moteur se mit à vrombir.

– Je ne sais pas ce qui te passe par la tête, parfois. Tu trouves ton crétin de mec au pieu avec une autre femme et...

– Odieux Connard, la culpa distraitement Agathe.
– Quoi ?
– On l’a baptisé Odieux Connard, Jade et moi. Ça lui va bien, non ?
– Ça lui va comme un gant, acquiesça Zoé en passant laborieusement la troisième.

– Je trouve que ta voiture fait un bruit d’avion. On dirait qu’elle va décoller. Tu es sûre que tu es en troisième ?

Zoé contempla le levier de vitesse comme si c’était la première fois de sa vie qu’elle en voyait un.

– Ah non, bigre, j’ai repassé la première, constata-t-elle sans se démonter. Tu vis où alors ? Chez Jade ?

– Oui. Avec Galilée. Je n’allais quand même pas laisser mon chat à ce sinistre personnage.

– Ton appartement, en revanche, oui.

– On va le vendre, répondit Agathe en soupirant. Enfin, je suppose.

– Comment ça tu supposes ? s’excita de nouveau Zoé en détournant le regard de la route qui, pour en être déserte, n’en serpentait pas moins dangereusement entre les platanes.

Agathe tourna la tête vers le bas-côté qui défilait à vitesse très modérée. À ce rythme-là, il leur faudrait l’après-midi pour parcourir les quatorze kilomètres qui séparaient Montauban de Labastide-Saint-Pierre.

– Je ne sais pas si tu peux comprendre, finit-elle par dire quand elle vit que sa sœur attendait pour une fois sa réponse sans faire de grands moulinets avec les bras ni la presser de questions.

– Si on en croit les parents, j’avais 142 de QI à six ans. On peut donc raisonnablement penser que je peux saisir les subtilités et les aléas de ton raisonnement, rétorqua Zoé.

– C’est que, tu vois, Greg et moi, c’était censé être pour la vie. On était ensemble depuis huit ans, on se connaissait par cœur, on a fait les mêmes études, on a le même genre de job, les mêmes amis, les parents l’adorent et l’ont, comment dire, validé, tu comprends ? C’est comme si j’avais passé huit ans dans un train bien confortable qui tout d’un coup a déraillé. Je suis... je ne sais pas... désemparée. D’un côté, j’ai du mal à croire que ça soit fini d’un coup. De l’autre, je me dis qu’en y réfléchissant bien, je n’étais peut-être pas amoureuse de Greg, mais de l’idée de Greg, poursuivit Agathe en tournant la tête vers sa sœur. Tu comprends ?

– Peut-être.

– Je veux dire... toute ma vie, j’ai essayé de faire plaisir aux parents. Le bac S, Sciences-Po, les études de droit... Tout ça, c’était parce que c’était ce qu’ils attendaient de moi et qu’en bonne fille aimante, je voulais le leur donner. Mais ça ne suffisait pas. Ils n’ont vraiment été fiers de moi que lorsque je me suis mise en couple avec

Greg. Pour la première fois de ma vie, j'ai eu l'impression d'avoir compris ce qu'ils voulaient. J'étais tellement contente d'avoir enfin réussi à décrocher leur approbation que je me suis coulée dans cette relation sans réfléchir. Et là, depuis trois semaines que je partage le canapé de Jade avec mon chat, je me dis qu'en fait, je n'aimais rien chez Greg. J'étais amoureuse de lui, mais je ne l'aimais pas.

Zoé haussa un sourcil sans interrompre sa sœur.

– Il est ambitieux, carriériste, péremptoire, il critique sans cesse ce que je fais, ce que je lis, ce que je cuisine, qui je fréquente. Il ne supporte pas le désordre, il aime manger à heure fixe et il ne fait des choses que dans le noir, énuméra Agathe en comptant sur ses doigts. La liste est plus longue mais je m'arrête là parce que je n'ai plus de mains.

– Tu peux compter sur tes orteils, lança Zoé. Comment ça « il ne fait des choses que dans le noir » ?

– Pfff, on peut compter sur toi pour ne retenir que l'accessoire, soupira Agathe.

– C'est au contraire essentiel. Je suis persuadée que la façon de baiser en dit plus long sur chacun d'entre nous que tout le reste.

– N'utilise pas ce mot, s'il te plaît.

– Lequel ? s'étonna Zoé.

– Celui qui commence par un B. Tu sais que ce genre de vocabulaire me met mal à l'aise.

– Je sais, mais il est temps que ça cesse. J'emploie ce genre de mot pour te servir de thérapie. Tu me paieras plus tard. Et pour en revenir à Greg, rien de ce que tu me dis là ne m'étonne. J'ai toujours trouvé ce mec imbuvable. La preuve, les parents l'adorent.

– Ils adorent surtout le fait que ce soit un héritier, constata Agathe. Et qu'il ait un nom à rallonge. Et un job qui en jette.

– Ma pauvre, ils vont faire une tête pas possible quand ils vont savoir que vous avez rompu, dit Zoé en entrant dans le village.

– Comment ça ? sursauta sa sœur. Pas question de leur dire quoi que ce soit, tu m'entends ?

– Il va bien falloir faire ton coming out à un moment ou un autre. Je te rappelle qu'il était censé venir avec toi à cette délicieuse sauterie que la Reine Mère planifie depuis des mois.

– J'inventerai une excuse. Deux. Trois. Tout un bouquet. Mais il est hors de question de le dire à maman. Je n'y survivrai pas ! s'écria Agathe dont la voix s'éleva dangereusement vers les aigus.

– Ne sois pas hystérique, il suffit juste...

– Il suffit juste rien du tout ! Je te jure que si tu dis quoi que ce soit, je me vengerai de toutes les manières possibles. Souviens-toi du pacte, poursuivit-elle, les yeux rivés sur sa sœur.

– Tu ne peux pas évoquer un pacte vieux de vingt ans, c'est pas du

jeu, rétorqua Zoé. Je l'ai signé sous la contrainte.

– C'est toi qui l'as rédigé, rappela Agathe.

– J'avais bu.

– Tu avais six ans.

– J'ai toujours été une enfant précoce.

– Baste ! jura Agathe, le juron gascon lui revenant aux lèvres avec une facilité qui la désarçonna un peu.

– Agathe, reprit doucement Zoé en ralentissant pour prendre le tournant qui menait à l'allée de la maison de leurs parents. Je ne te dis pas ça pour t'embêter, mais il faudra bien que tu le leur dises à un moment ou un autre, non ? Et tu sais que plus tu attends, plus ça sera dur. C'est comme un sparadrap un peu vieux avec lequel on s'est douché plusieurs fois, il faut l'ôter d'un coup sec.

– Je suis ravie d'apprendre que ma rupture est un vieux sparadrap dégueu, répondit Agathe avec un sourire un peu amer. Et je sais que tu as raison, je le sais. Mais laisse-moi gérer ça à ma façon, d'accord ?

– D'accord. Et n'oublie pas que quoi qu'il arrive, je suis là. Pour toujours.

Sur ces paroles, Zoé freina sans débrayer et la voiture cala dans un nuage de poussière. Agathe leva les yeux vers la grande bâtisse en briques roses qui leur faisait face et soupira. Elle avait le pressentiment que les deux jours à venir n'allaient pas être de tout repos.

Chapitre 3

Agathe gravit les deux marches qui menaient à la porte d'entrée, sa valise dans son sillage, en se préparant mentalement à ce qu'elle allait découvrir derrière la lourde porte de bois massif. Elle s'attendait à trouver la maison dans un état d'effervescence hystérique, puisque la fête prévue en l'honneur des trente ans de mariage de ses parents devait avoir lieu le lendemain soir. De souvenir, la dernière fois que ce genre de festivités avait été organisé par ses parents, il avait fallu à la maisonnée une semaine pour s'en remettre. Sa mère voulait toujours que tout soit parfait et contrôlait le moindre détail, de la déco dans la cuisine en passant par les tenues de ses filles, avec une minutie qui aurait fait pâlir de jalousie Miss Univers des *control freaks*. Agathe était persuadée que sa mère avait depuis longtemps contracté un pacte avec le diable pour avoir à ce point l'œil à tout.

La jeune femme sonna et attendit que quelqu'un leur ouvre ; Zoé, qui avait fini par trouver le frein à main, l'avait rejointe sur le perron. Au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit sur une femme entre deux âges, tirée à quatre épingles, et dont les lèvres étonnamment pulpeuses et les pommettes tirées juraient avec les rides prononcées de son cou. Elle tenait dans la main gauche une flûte pleine d'un liquide pétillant qui ressemblait à s'y méprendre à du champagne.

– Ah, mes chéries ! Quelle joie de vous revoir !

– Pareil, tante Daphné, pareil ! s'exclama Agathe en déposant une bise retentissante sur sa joue.

– Je vois que tu bois déjà pour fêter nos retrouvailles, constata Zoé en embrassant l'autre joue de Daphné qui gloussa, prise en sandwich entre ses nièces.

– Que voulez-vous, les filles, vous êtes mes nièces préférées.

– Et les seules, glissa Agathe.

– Ça n'empêche rien. Je pourrais ne pas vous aimer quand même, répondit Daphné avec cette franchise désarmante qui en décontenait plus d'un. Cela dit, pour être tout à fait honnête, je bois pour supporter votre mère. Elle est *on fire*, comme disait mon défunt James.

Agathe et Zoé échangèrent un regard entendu. Leur tante Daphné,

la cinquantaine conquérante et refaite, était une célibataire endurcie qui avait eu un nombre incalculable d'amants qui partageaient tous la particularité d'être... morts. Elle évoquait donc à intervalles réguliers ses « chers défunts » comme elle les appelait. Ils étaient trop nombreux pour que les deux sœurs fassent ne serait-ce que mine de s'y retrouver et Zoé, avec son esprit méfiant, était de toute façon persuadée que leur tante en inventait les trois quarts pour les bénéfices de la conversation. Agathe, qui par principe accordait le bénéfice du doute à la terre entière, n'en était pas certaine et tentait de mettre bout à bout les informations que leur tante distillait de manière aléatoire et désordonnée pour tenter de recomposer les portraits de ces hommes.

– James, l'agent secret ? demanda-t-elle.

– Absolument, ma chérie, celui qui ne savait pas nouer sa cravate tout seul, répondit Daphné en avalant une gorgée de champagne. Maintenant, si j'étais vous, je m'installerais tranquillement en attendant que l'orage s'éloigne vers d'autres terres.

– Quel est le problème ? s'enquit Zoé en regardant autour d'elle d'un air un peu inquiet, comme si elle s'attendait à voir surgir d'un instant à l'autre leur mère crachant du feu comme un dragon.

– Le traiteur est en retard, expliqua Daphné avec un petit haussement d'épaules. Il devait passer pour apporter les tables et les chaises à installer ce soir sous les tentes. Mais il n'est pas là et son portable, que ma chère sœur a appelé trente-deux fois ces dix dernières minutes, ne répond pas.

– Il a beaucoup de retard ? demanda Agathe, afin de mesurer le degré d'énervement qui devait être celui de leur mère.

– Douze minutes et vingt-six secondes, répondit Daphné en regardant sa montre, dont le cadran énorme serti de strass brillait comme une galaxie lointaine à lui tout seul.

Les deux sœurs échangèrent un regard.

– Bon. Je monte dans ma chambre, annonça Zoé. Je n'ai pas eu le temps de m'installer correctement tout à l'heure, je pense que j'ai mal rangé ma paire d'escarpins. Elle n'est pas correctement alignée.

Sur ces paroles sibyllines, elle s'envola vers l'escalier, qu'elle gravit quatre à quatre.

– Eh bien, je vois qu'elle a toujours la forme, la petite, constata Daphné en la suivant du regard.

Le fait que Zoé ait vingt-six ans et mesure près d'un mètre soixante-dix ne suffisait manifestement pas à la ranger dans la catégorie des adultes.

– Ta mère a prévu que ton petit ami et toi vous installiez dans ta chambre, poursuivit-elle en se tournant vers Agathe. Tiens, au fait, il est où, le banquier ?

– Il a eu un imprévu au travail, mentit Agathe en espérant que sa

tante ne lui poserait aucune question embarrassante. Il prendra le train demain matin.

– Bien, bien, va t'installer ma chérie, je vais pour ma part voir si ta mère a succombé à une crise d'apoplexie. Je pense faire des offrandes à base de champagne à Dionysos pour que le traiteur arrive rapidement.

Daphné tourna les talons avec grâce et se dirigea vers la cuisine en sirotant le contenu de sa flûte. Agathe sourit et gravit l'escalier à son tour, sa petite valise rose à la main.

Sa chambre n'avait pas changé depuis qu'elle l'avait quittée dix ans auparavant pour faire ses études à Toulouse. C'était une chambre d'adolescente, avec des posters des chanteurs de l'époque ; elle avait eu une phase d'amour pour Lorie, dont le sourire figé et les cuisses fuselées s'étaient étalés sur les murs, et pour Pascal Obispo, dont le regard un peu éteint la contemplait par-dessus son bureau. Elle sourit en revoyant cette déco d'un autre âge, à laquelle, étonnamment, sa mère n'avait pas touché. Agathe avait longtemps pensé qu'elle rentrerait un jour chez ses parents pour retrouver sa chambre transformée en salle de sport ou de billard mais il faut croire qu'ils avaient suffisamment de place au sous-sol pour ce genre d'équipements. Pour l'instant, les murs étaient restés roses et les posters à leur place.

Agathe posa sa valise à côté de son lit et s'installa à son ancien bureau. C'était une espèce de secrétaire de bois clair plein de tiroirs – le genre de meuble pas très pratique mais plein de charme – que sa mère avait déniché chez un brocanteur et dont Agathe était tout de suite tombée amoureuse. Lorsqu'elle avait acheté l'appartement avec Greg l'année précédente, elle avait d'ailleurs décidé de remonter ce meuble à Paris. La question ne se posait plus à présent, et le secrétaire risquait de rester encore quelque temps dans le Sud-Ouest. Au souvenir de Greg, Agathe sentit un certain abattement l'envahir ; elle avait beau être moins ébranlée qu'elle ne l'aurait cru par cette rupture, il n'en demeurerait pas moins qu'elle avait passé huit années de sa vie avec cet homme et que se retrouver seule remettait plein de choses en perspective. Elle allait devoir décider que faire de sa vie. Réellement. S'était-elle laissée entraîner dans le mirage du parfait petit ami et son lot de « on se mariera un jour et on aura deux enfants et demi et un labrador » parce qu'elle le voulait ou parce qu'elle pensait qu'il fallait le vouloir ? Comme elle l'avait expliqué à sa sœur dans la voiture, elle n'était plus certaine de rien. Et cette incertitude, pour quelqu'un dont la vie avait toujours suivi des rails parfaitement rectilignes, était pour le moins déstabilisante.

Elle posa les coudes sur le plateau du secrétaire et contempla les multiples tiroirs. Adolescente, elle y rangeait soigneusement ses

trésors : une collection de crayons à papier rapportés de ses voyages à l'étranger, des carnets sur lesquels elle écrivait quelques lignes avant de les abandonner, sa correspondance (elle avait pour habitude d'imprimer les mails qu'elle recevait et de les classer par émetteur), etc. Elle se demanda soudain si elle avait laissé quelque chose dans les tiroirs. Elle tendit la main vers celui du haut, celui qui avait un double-fond découvert par hasard quand elle avait quatorze ans : il était plein de photos de classe. Elle sortit la pile et se mit à les feuilleter distraitement ; elles étaient classées par ordre chronologique inversé, la photo de terminale sur le dessus. Elle les regarda rapidement. Se voir ainsi lui fit un drôle d'effet, comme si elle remontait le temps. C'était un catalogue de modes capillaire et vestimentaire à présent dépassées, et elle avait l'étrange impression de regarder quelqu'un d'autre, même si elle avait traversé l'adolescence avec facilité et sans dommages collatéraux. Les lunettes, l'appareil dentaire, l'acné : rien de tout cela ne l'avait atteinte. Elle était passée sans heurt du stade d'enfant mignonne à celui d'adolescente jolie puis d'adulte belle. Elle n'avait pas connu les moqueries et elle avait toujours plu aux garçons, qui se disputaient ses faveurs. Elle se demanda soudain à quoi ressemblait Greg quand il avait treize ans et s'il lui aurait plu à cet âge ingrat. Ressemblait-il à David, son petit copain de quatrième qui avait redoublé deux fois et avait à cette époque déjà tout d'un play-boy – cheveux gominés, bronzage perpétuel et scooter ? Ou à ce blondinet maigrichon à lunettes au visage fermé et couvert de boutons sur lequel son regard venait de se poser ? Et d'ailleurs qui était ce garçon déjà ? Elle avait oublié les trois quarts des noms de ses camarades de classe, même si elle les avait pour la plupart côtoyés de nombreuses années, au collège Ingres puis au lycée Michelet. Elle chercha sur la page de gauche le nom du petit blond à lunettes : Artème Sanspeur. Comment avait-elle pu oublier un nom pareil ? Avec le nom, tout lui revint : c'était un gamin un peu sauvage, qui avait mauvaise réputation. On disait qu'il n'avait pas de père et que sa mère buvait. Il avait été orienté en fin de troisième et plus personne n'avait eu de ses nouvelles.

Agathe considéra les autres adolescents présents sur la photo. Qu'avaient-ils bien pu devenir ? Elle avait parfois des nouvelles de certains par sa mère, à qui il arrivait de les croiser en ville. Elle savait que Pauline était dentiste à Toulouse ou que Géraldine avait divorcé trois fois, mais pas grand-chose de plus. Elle se demanda si elle aurait quelque chose à dire à tous ces gens si elle les retrouvait dans une grande réunion de retrouvailles à l'américaine, comme dans la chanson de Patrick Bruel. Comment se présenterait-elle ? « Agathe Grenier, vingt-huit ans, larguée par un Odieux Connard pour une blonde aux jambes d'un mètre quatre-vingts, je travaille dans une

banque, ce qui est aussi excitant qu'être une olive dans un cocktail, et à défaut d'avoir des enfants, j'ai un chat, qui s'appelle Galilée » ?

Elle fut tirée de ses réflexions par un bruit d'éclaboussures suivi d'un rire. Elle se leva et se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur le jardin : Zoé, dans la piscine jusqu'à la taille et accoudée au rebord, bavardait avec leur tante, installée sur une chaise longue. Agathe éprouva soudain l'envie de les rejoindre. Il faisait chaud et la piscine, construite dans une partie ombragée du jardin, agissait comme le chant des sirènes. Voilà qui promettait d'être délassant et lui permettrait peut-être, avec un peu de chance, d'éviter encore un peu sa mère.

Elle ouvrit sa valise et en sortit un maillot de bain deux pièces rose fluo qu'elle enfila rapidement. Elle mit par-dessus une robe à fleurs courte et transparente qui ne laissait pas grand-chose à l'imagination et quitta sa chambre d'un pas vif. Elle fit un court arrêt devant la grande armoire normande du couloir pour prendre une serviette de bain et descendit l'escalier en sautillant.

Il ne lui restait que quatre marches avant d'atteindre le pied de l'escalier lorsque son pied se prit dans le pan de la grande serviette de bain qu'elle tenait à la main. Se sentant basculer en avant, elle tenta de se rattraper à la rampe mais cette dernière était trop loin. Ses pieds s'emmêlèrent, elle poussa un cri strident et tomba tête la première... dans les bras d'un inconnu.

– Ça va ? demanda une voix masculine très au-dessus de sa tête.

Agathe leva les yeux et resta tétanisée.

Channing Tatum la dévisageait.

Enfin, si ce n'était pas Channing – parce que, franchement, que ferait-il chez ses parents un après-midi du mois de juillet ? –, c'était son demi-frère ou à tout le moins son cousin germain. En tout cas, un homme qui lui ressemblait beaucoup et qui était très très séduisant, avec une mâchoire très carrée rasée de frais, de grands yeux très bleus, un nez très droit et des cheveux clairs coupés très court. Agathe eut soudain l'impression qu'elle s'était endormie sur son lit d'adolescente et qu'elle faisait un rêve dans lequel il y avait une surenchère d'adverbes.

– Euh, oui, finit-elle par répondre.

Elle ne faisait pas mine de se dégager et il ne faisait pas mine de la lâcher. Elle envisagea sans problème de passer le reste de sa vie pressée contre ce torse large et musclé.

Mais sa mère en avait hélas décidé autrement. Sa voix claqua comme un coup de fouet aux oreilles d'Agathe :

– Artème ? On peut savoir pourquoi vous enlacez ma fille au lieu de disposer les tables comme je vous l'ai demandé ?

Artème ?

Agathe sursauta et recula un peu.

– Ne vous inquiétez pas, vos tables seront en place avant ce soir, répondit Artème d'une voix égale sans quitter Agathe des yeux.

Artème ?

– Agathe, la salua-t-il avec une légère inclinaison du buste, comme s'ils venaient d'être formellement présentés au cours d'un bal.

Ils se regardèrent encore quelques instants, droit dans les yeux, et Agathe sentit son rythme cardiaque s'accélérer sous l'effet de ce regard insistant. Puis Artème tourna les talons et se dirigea vers le salon. Agathe le suivit des yeux, incapable de se détourner du spectacle : un corps d'athlète moulé dans une chemise blanche tendue sur des muscles puissants et un pantalon noir qui mettait en valeur le plus beau cul masculin de la création.

– Bonjour, ma fille, dit soudain la voix de sa mère tout près.

Agathe sursauta.

– Bonjour, maman, répondit-elle en lui faisant la bise.

– Je te verrai tout à l'heure, j'ai trop de travail, et ce traiteur qui n'en fait qu'à sa tête ! soupira sa mère en levant les mains au ciel.

– Le traiteur ? demanda Agathe, stupéfaite, qui reliait soudain les points du dessin mystérieux. Artème est le traiteur ?

– Oui, acquiesça sa mère en se dirigeant vers le salon, ce qui contraignit sa fille à lui emboîter le pas. Artème Sanspeur. Il a un nom invraisemblable mais c'est un traiteur réputé, qui m'a été recommandé par une amie. Je suis bien obligée de reconnaître qu'il cuisine divinement bien, mais il a un caractère épouvantable !

– Ah bon ? demanda Agathe, qui trottnait aux côtés de sa mère.

Les deux femmes atteignirent la porte-fenêtre du salon qui ouvrait sur une grande terrasse.

– Oui, répondit Anthéa en sortant. Ne reste pas dans mes pattes, s'il te plaît, ajouta-t-elle en dégainant son téléphone portable.

Sur ce, elle traversa la pelouse en direction des trois grandes tentes de réception qui avaient été dressées au fond de l'immense jardin, entre les bosquets de roses.

Agathe bifurqua sur la gauche en direction de la piscine. Artème. L'homme qui l'avait sauvée de la chute dans l'escalier était le blondinet maigrichon qui faisait la gueule sur la photo de classe de Quatrième. Comment était-ce possible ? Il n'était écrit nulle part dans le grand livre de l'univers que les adolescents boutonneux et chétifs pouvaient se transformer en sosie de Channing Tatum et sauver des demoiselles empêtrées dans leur serviette de bain.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? On dirait que tu as vu un fantôme, constata Zoé lorsqu'Agathe se laissa tomber sur une chaise longue à côté de sa tante.

Sa sœur était sortie de l'eau et s'était étendue à même le sol

surchauffé, où elle prenait le soleil, le visage en partie protégé par des lunettes de soleil et un chapeau de paille à demi rabattu.

– Je viens de croiser un ancien camarade de classe, répondit Agathe.

– Ici ? s'étonna Zoé en se redressant à demi. Qui ça ?

– Artème Sanspeur. J'étais avec lui en Quatrième et en Troisième. Et c'est le traiteur de maman.

– Aaaah, l'homme sexy ! s'exclama Daphné. Je dois bien dire que la vision de cet homme a enchanté ma fin d'après-midi. C'est moi qui lui ai ouvert la porte et je lui aurais volontiers ouvert autre chose si ta mère n'était pas subitement apparue, raide comme l'ange de la morale et de la bienséance.

– Daphné ! s'écria Zoé, qui faisait mine d'être choquée.

– Je te jure que cet homme est torride. Rien que de le voir, mon taux d'œstrogène s'est rétabli comme par miracle. Il faut d'ailleurs que j'aille me servir un autre verre pour fêter ça, dit-elle en se levant. Je rapporte des bulles, les filles ?

– Oui ! s'exclamèrent les deux sœurs à l'unisson.

– Il est si beau que ça ? demanda Zoé à sa sœur, qui était toujours assise sur le transat, immobile, les yeux dans le vague.

– Oh oui, soupira Agathe. Et plus encore.

Zoé haussa un sourcil.

– Mais que...

– Chuuut ! murmura soudain sa sœur avec un geste frénétique de la main. Le voilà !

Artème traversait effectivement la pelouse dans leur direction. Il marchait d'un pas décidé et Agathe le contempla tout son soul : après tout, elle en avait le droit, vu qu'il se dirigeait vers elle. Détourner les yeux aurait été fort impoli. Elle l'avait trouvé séduisant quelques minutes auparavant, mais là, dans la lumière aveuglante de la fin de l'après-midi montalbanais, sa haute silhouette se découpant sur les roses que sa mère avait fait planter absolument partout dans le jardin, il était carrément beau. Voire sublime.

– Arrête de baver, dit Zoé, qui ne perdait pas une miette du spectacle.

– Je ne bave pas, protesta-t-elle à voix basse sans quitter des yeux Artème qui n'était plus qu'à quelques mètres d'elles.

Parvenu au niveau du petit pavillon près de la piscine, Artème marqua un temps d'arrêt et planta son regard dans celui d'Agathe, qui retint son souffle. Puis il sourit à demi et pivota en direction de la terrasse, la traversant en trois enjambées avant de franchir la porte-fenêtre du salon.

Agathe le suivit des yeux, interdite.

– Que... ? commença-t-elle.

– Oh ! ma sœur, je crois que tu es perdue, constata Zoé, qui se retenait difficilement de rire.

– Hein ? Quoi ?

Agathe détourna enfin les yeux de la terrasse pour les poser sur sa sœur.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je dis que cet homme, qui est d'ailleurs aussi spectaculaire que Daphné le laissait entendre, a apparemment décidé de jouer au chat et à la souris avec toi.

– Quoi ? Mais pourquoi ? Mais que... ?

Agathe était à court de mots.

– Il ne t'est pas venu à l'idée que si tu te souvenais de lui, il en était de même pour lui ?

– Tu veux dire que... Oh ! non ! s'écria Agathe en enfouissant la tête dans ses mains.

– Oh ! si, acquiesça Zoé en souriant. Je pense qu'il a dû garder un souvenir très vif de la peste que tu étais.

– Je n'étais pas une peste ! J'étais juste...

– Imbuvable ?

– Tu exagères !

– « Oh ! je me suis cassé un ongle, je ne peux pas faire sport », dit Zoé sur un ton aigu en agitant les mains, « et puis seuls quatre garçons ont voulu sortir avec moi depuis le début de la semaine, et je n'ai eu que 19 à mon interrogation de latin et... »

– Ça va, ça va ! Arrête ! C'est horrible !

– Bah, tu étais ado, on est tous passés par là, commenta Zoé, philosophe. C'est juste que tu avais un peu le syndrome de la Reine du Bal.

– Et tu crois qu'Artème me le fait payer ?

– Ma chérie, je pense que tous les garçons qui se sont branlés en pensant à toi en Quatrième rêvent de te le faire payer.

– Ne sois pas vulgaire. Quand je pense que je ne peux pas dire « putain » en ta présence mais que tu utilises un verbe comme br..., br...

– Branler. C'est un mot facile à prononcer, pourtant, juste deux syllabes. Bran-ler, poursuivit sa sœur en articulant de manière exagérée.

– Arrête de dire ça ! Il y a sûrement d'autres façons de suggérer la... la chose.

– Absolument. Se palucher. Se secouer la nouille. S'astiquer le manche.

– Arrête ! s'exclama Agathe en se mettant les mains sur les oreilles.

– Je te rappelle que c'est thérapeutique. Tu as vingt-huit ans, il est temps que tu acceptes de parler de sexe.

- Je veux bien en parler, mais pas avec ces mots-là, c'est tout. On peut utiliser des images plus..., plus jolies.
 - Tout à fait. On peut évoquer les roses, les choux et les cigognes.
 - Pfff, que tu es bête. Pour en revenir à Artème, je refuse que mon adolescence se mette en travers de ma vie d'adulte, affirma Agathe en redressant le menton.
 - Où tu vas ? demanda Zoé en la voyant se lever.
 - Retrouver Artème. On ne s'est même pas salués. Il est temps d'y remédier. Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle en voyant Zoé quitter la position allongée.
 - Je t'accompagne. Je ne raterais ça pour rien au monde.
 - Pas question ! Je t'interdis de me suivre !
 - Oh ! là, là ! pas la peine de monter sur tes grands chevaux, capitula Zoé en levant les mains. J'avais juste envie d'assister au spectacle, c'est tout.
 - Quel spectacle ? demanda Daphné, qui revenait de la cuisine, avec une bouteille de champagne et trois flûtes posées sur un plateau.
 - Aucun, rétorqua Agathe. Zéro. Nada. Nicht. Je vais juste chercher quelque chose à l'intérieur. Mon chapeau.
- Sur ces paroles, elle s'éloigna rapidement en direction de la terrasse.

Chapitre 4

Il faisait frais et sombre à l'intérieur de la maison et Agathe cligna rapidement des yeux pour s'accommoder à la pénombre. Le grand salon était vide de toute présence humaine mais un bruit de vaisselle et des éclats de voix lui parvenaient de la cuisine. Agathe s'y dirigea. Au fur et à mesure qu'elle se rapprochait de la pièce, elle sentait sa résolution faiblir. C'était une chose de se retrouver par hasard face à un ancien camarade de classe subitement upgradé en sosie de Channing Tatum, c'en était une autre d'aller délibérément à sa rencontre pour lui parler. Et lui dire quoi, d'ailleurs ? « Excuse-moi, Artème, de t'avoir ignoré quand j'avais treize ans, si j'avais su que tu deviendrais un ultra beau gosse, j'aurais daigné t'adresser la parole, voire consentir à ce que nous mélangions nos langues ? » ou un truc du genre « Venge-toi : prends-moi sur le plan de travail » ? Tout ça n'était pas vraiment son genre, elle qui avait non seulement du mal à employer certains mots (elle était certaine qu'elle n'aurait jamais pu dire à un homme « prends-moi » sans se sentir rougir des pieds à la tête) mais s'était de surcroît retirée du marché de la drague depuis huit ans et ne savait donc plus vraiment comment s'y prendre. De plus, la probabilité qu'Artème l'ignore ou soit désagréable avec elle était suffisamment élevée pour lui donner envie de tourner les talons et d'aller s'enfermer dans sa chambre en écoutant en boucle ses vieux singles de Lorie.

Elle en était là de ses réflexions lorsqu'elle se rendit compte que ses pieds, qui étaient manifestement déconnectés de son cerveau, l'avaient menée dans la cuisine, dont la porte était ouverte sur un spectacle délicieux.

Artème lui tournait le dos, penché sur le plan de travail immaculé de la cuisine toute neuve : la mère d'Agathe l'avait fait entièrement rénover trois mois plus tôt. Tout n'était que chrome, acier, lignes pures et électroménager hors de prix. La cuisine idéale pour une femme qui ne savait pas faire cuire une omelette. Artème avait posé les mains à plat sur l'îlot central, et baissé la tête vers quelque chose qui occupait toute son attention. Agathe pouvait contempler à loisir son dos large qui tendait le tissu de sa chemise et surtout ses fesses

musclées et rondes, auxquelles la coupe de son pantalon rendait une justice éclatante. *Il faudrait décerner un prix Nobel à certains couturiers, songea-t-elle, ceux qui œuvrent pour les hormones féminines.*

Elle hésitait sur la conduite à tenir, partagée entre l'envie de fixer cette délicieuse vision sur sa rétine pour l'éternité et celle de fuir loin de cet homme, lorsqu'Artème résolut son dilemme en se tournant vers elle.

– Oui ? Que puis-je pour toi ?

– Euh, co..., comment tu savais que j'étais là ?

– J'ai un sixième sens, comme Spiderman. Et j'ai vu ton reflet dans le réfrigérateur.

Agathe leva les yeux vers la monstruosité en acier chromé qui occupait effectivement une place de choix... juste en face de la porte.

– Euh, je passais juste en coup de vent, improvisa-t-elle en entrant dans la pièce. Je suis venue chercher un verre d'eau, poursuivit-elle en se dirigeant... vers le four.

– Sans vouloir trop m'avancer, je pense que tu as plus de chance de trouver de l'eau à l'évier que dans le four. Ou éventuellement dans le frigo.

– C'est que ma mère range parfois la bouteille d'eau dans le four, rétorqua Agathe sans se démonter. Alzheimer, tout ça, dit-elle en faisant tourner son index sur sa tempe pour appuyer ses propos.

– Je pense que ta mère serait ravie d'apprendre que tu la crois folle, répondit Artème dont le coin des lèvres frémissait légèrement, comme s'il retenait un sourire.

Agathe ne répondit pas et fit un quart de tour pour se diriger vers l'évier. Elle ouvrit un placard, puis un autre, puis encore un autre, à la recherche des verres. En vain.

– Troisième placard sur ta gauche, la renseigna Artème.

– Merci. Alors comme ça tu es traiteur ?

– Oui. Et toi il paraît que tu travailles dans une banque ?

– Je vois que ma mère est toujours la reine des commérages.

– La ville entière résonne des commérages de ses habitants. Ta mère n'est qu'un maillon dans une immense chaîne d'informations, rétorqua Artème en haussant les épaules, ce qui fit rouler ses muscles de manière exquise.

– Je ne sais pas comment vous faites pour supporter ça, répondit Agathe qui, malgré toute sa volonté, ne pouvait détacher son regard de ses épaules. Sérieusement, comment tu fais pour être aussi musclé ?

Elle posa une main sur sa bouche, horrifiée que les mots aient franchi ses lèvres sans son consentement. *Oh mon Dieu, oh mon Dieu, oh mon Dieu.* Que quelqu'un, quelque part, ait pitié d'elle et la fasse disparaître.

Pour toute réponse, Artème éclata de rire.

– J’ai fait un pacte avec le diable. J’en avais marre d’être gaulé comme une ablette.

Agathe pivota vers l’évier, verre en main. Elle avait été mal avisée de rentrer dans cette cuisine ; elle aurait mieux fait de rester au bord de la piscine, ça lui aurait évité de se taper la honte du siècle devant un homme sexy à en mourir qui devait la prendre pour une cruche.

Elle se servit un verre d’eau pour se donner une contenance et échapper au regard bleu qui ne la quittait pas. Quand elle se retourna, elle découvrit qu’Artème s’était approché sans bruit et qu’il ne se tenait qu’à quelques centimètres d’elle. Elle sursauta, surprise.

– Je suis ravi de te revoir, dit-il à mi-voix.

Il était suffisamment près pour qu’en levant les yeux vers lui, elle puisse observer à loisir le grain de sa peau, la forme du lobe de ses oreilles et la fossette qui marquait son menton. Il sentait bon et elle ressentait physiquement la chaleur émanée par son corps.

– Euh, je, je, bafouilla-t-elle. Moi aussi. Je...

Elle n’eut pas le temps de se demander comment elle allait bien pouvoir achever une phrase aussi brillamment commencée : son verre lui échappa des mains et se fracassa au sol, dessinant une mare d’eau et de verre brisé entre eux.

– Oh ! merde, jura-t-elle en se penchant pour ramasser les morceaux.

Artème fut plus rapide qu’elle. Il s’accroupit et entassa rapidement les débris sur la paume de sa main.

– Laisse, dit-il quand elle fit mine de l’aider. Je ne voudrais pas que tu te coupes.

Agathe parcourut la cuisine des yeux à la recherche de l’essuie-tout.

– Donne-moi le torchon posé sur l’îlot, ordonna Artème comme s’il avait lu dans ses pensées.

Elle s’exécuta. En quelques gestes précis, il épongea les dégâts.

– Je... merci. Je suis maladroite aujourd’hui.

– Voilà quelque chose qui n’a pas changé, répondit Artème en jetant les éclats de verre dans la poubelle sous l’évier.

– Comment ça ? s’indigna Agathe. Je n’ai jamais été maladroite !

– Ah bon ? Et le plateau-repas qui a volé à la cantine ?

– J’avais glissé !

– La fois où tu es tombée en descendant du bus, pendant le voyage scolaire à Londres ?

– Mon lacet était défait !

– Quand tu t’es pris la porte vitrée du ciné parce que tu n’avais pas vu qu’elle était là ?

– Elle était trop propre !

– Et la fois où tu es tombée de l’estrade pendant le cours de maths

et que tu t'es étalée de tout ton long ?

– Je... Je n'arrive pas à croire que tu te souviennes de tout ça, marmonna-t-elle abasourdie.

– Je me souviens de bien des choses encore, répondit Artème en la regardant droit dans les yeux.

Agathe n'eut pas le temps de répondre. Sa mère déboula dans la cuisine comme une tornade de catégorie 6 sur l'échelle de Fujita.

– Ah, vous voilà ! Votre employé n'a pas installé les rubans de la bonne couleur sur les tables ! J'avais demandé un rose carné qui rappelle mes rosiers Cuisse de Nymphé émue et vous m'avez sorti un rose *razzle dazzle* d'une vulgarité consommée. Vu le prix que je vous paye, Artème, la moindre des choses serait de respecter le cahier des charges !

– Je m'en occupe, répondit le traiteur sans s'émouvoir outre mesure.

Il se dirigea vers la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin, devant laquelle il marqua un temps d'arrêt avant de se tourner brièvement vers Agathe. Il lui lança un regard appuyé dont elle ne put déchiffrer le sens puis sortit.

– Ce traiteur va me rendre folle, se plaignit sa mère en ouvrant le frigo à la recherche de la bouteille de citronnade qu'elle conservait au frais pour les urgences. Que dis-je « ce traiteur » ? Toute cette fête va me rendre dingue. Ça fait des mois que j'essaie de tout organiser au mieux et rien ne va ! Le rose n'est pas le bon, Calypso et son mari ont appelé ce matin pour dire qu'ils venaient alors que je ne les avais pas comptés. Résultat : je ne sais pas où loger tout le monde. J'ai été obligée de demander à tes petites-cousines d'apporter leurs tentes.

– Je suis sûre qu'elles seront ravies de dormir dans le jardin, répondit Agathe. Et que tout sera parfait, comme d'habitude. Où est papa ?

– Il avait une réunion en ville. Il rentrera tard. De toute façon, je préfère ne pas l'avoir dans les pattes dans ce genre de circonstances.

Le sentiment était certainement partagé, songea Agathe, qui subodorait que la réunion de son père se tenait dans un café montalbanais et non dans le cabinet de notaires qu'il partageait avec ses deux associés.

– D'ailleurs, ça me fait penser que je n'ai pas salué Grégoire, poursuivit sa mère en se servant un verre de citronnade. Il est au bord de la piscine ?

– Euh, c'est-à-dire que..., commença Agathe. Il a beaucoup de travail et il avait une réunion qu'il ne pouvait pas annuler. Il arrivera demain.

– Bien. J'enverrai ton père le chercher à la gare. Ça l'occupera.

Agathe n'eut pas le temps de se demander comment elle allait bien pouvoir se dépêtrer de ce mensonge : sa mère liquida son verre de citronnade d'un trait et quitta la pièce aussi brusquement qu'elle y était entrée.

Agathe soupira. Elle avait vraiment besoin d'un remontant.

Chapitre 5

Le lendemain matin, Agathe fut tirée du sommeil par une douleur aiguë qui martelait ses tempes. Elle ouvrit un œil et gémit lorsque la lumière crue du matin l'assaillit : elle avait oublié de fermer les volets la veille, lorsqu'elle s'était effondrée sur son lit, en proie à une ivresse que d'aucuns auraient qualifiée de relativement avancée. Suite à sa conversation avec Artème dans la cuisine, elle avait vidé deux bouteilles de champagne au bord de la piscine avec Zoé et Daphné. Lorsqu'elle avait découvert qu'Artème était parti sans chercher à lui dire au revoir, elle avait éprouvé un étrange sentiment qui ressemblait à s'y méprendre à de la déception, qu'elle avait noyée dans la margarita préparée par son père, enfin rentré de sa réunion professionnelle, la cravate de travers et le regard brillant – dans la famille, personne ne savait cuisiner, mais tout le monde s'y entendait pour mélanger les alcools. Le dîner avait été frugal, Anthéa ayant décidé que les agapes qui se dérouleraient le lendemain méritaient une diète préparatoire : elle leur avait donc servi une salade verte agrémentée de tranches de jambon blanc. Daphné avait obtenu qu'elle ouvre une bouteille de chiroubles pour faire passer le tout et la soirée s'était achevée sur une dégustation de digestifs. Agathe, énervée par la chaleur, sa mère, l'absence de Greg qu'elle ne savait comment gérer et Artème, avait enchaîné les verres sans réfléchir. Résultat : sa sœur avait dû l'aider à monter l'escalier au moment d'aller se coucher. Elle avait un vague souvenir d'avoir braillé « Car je serai... ta meilleure amie » en se tenant à la rampe et d'avoir été victime d'un fou rire qui lui avait coupé les jambes et l'avait contrainte à s'asseoir sur la plus haute marche de l'escalier.

Mais ce matin, l'heure était davantage aux gémissements. Elle tourna la tête vers la table de nuit, ce qui lui arracha une grimace : une enclume semblait avoir pris la place de son cerveau. Elle tenta d'ajuster sa vision, qui était curieusement floue, afin de pouvoir lire l'heure sur le petit réveil rouge qui lui avait été offert par sa grand-mère pour sa première communion. Il lui fallut deux essais avant de comprendre que la nausée qu'elle ressentait était aggravée par le fait qu'elle essayait de suivre des yeux la trotteuse. Elle secoua un peu la

tête, se maudit immédiatement pour cette idée absurde qui avait manqué lui faire sortir le cerveau par les oreilles, plissa de nouveau les yeux et se concentra sur les aiguilles. La petite était fixée sur le « 9 », la grande sur le « 2 ». 9 h 10. Elle avait l'impression d'avoir à peine dormi deux heures, mais ce devait être un dommage collatéral de l'alcool.

Il fallait qu'elle se lève, trouve de l'Advil et de l'eau, beaucoup d'eau. Et du café. Des litres de café. Une perfusion de café.

Elle bascula sur le côté et se força à s'asseoir. Elle inspira profondément afin de contrôler ses haut-le-cœur puis posa les pieds par terre et se leva. Le sol tanguait moins qu'elle ne le craignait et elle gagna relativement rapidement la porte. Lorsqu'elle l'ouvrit, elle comprit que le martèlement sourd qui résonnait dans ses tempes n'était pas seulement un effet de l'alcool.

Des éclats de voix et des bruits de meubles que l'on déplace lui parvenaient du rez-de-chaussée. Elle se pencha avec précaution sur la rambarde qui surplombait l'entrée et jeta un coup d'œil en bas : une armée de gens s'affairait en tous sens. Elle reconnut Anna, la femme de ménage de ses parents, qui donnait des ordres à des jeunes femmes qui couraient partout, époussetant, nettoyant, cirant. Sa mère avait manifestement décidé que la fête, qui se tiendrait pourtant dans le jardin, nécessitait un grand nettoyage estival. Agathe se redressa et tenta de réfléchir à ce qu'elle devait faire. Elle avait pour objectif de parvenir dans la cuisine, où se tenait l'objet de sa quête, le sacro-saint Graal : le café. Mais elle n'avait pas vraiment envie de répondre aux questions de sa mère, qui devait forcément se trouver dans les parages, ni d'essuyer les regards d'Anna et de ses soldats. Comme elle ne possédait pas la cape d'invisibilité d'Harry Potter, elle allait devoir faire preuve de discrétion pour se faufiler dans la cuisine sans que personne ne la voie. Autant dire que dans l'état qui était le sien, ce n'était pas gagné.

Elle inspira profondément et descendit l'escalier à pas de loup, marche après marche, cramponnée à la rampe, histoire de ne pas réitérer son exploit de la veille. Arrivée en bas, elle se glissa tout de suite dans le salon et s'adossa au mur pour reprendre son souffle et affermir son équilibre. La pièce bougeait un peu, mais rien de grave. Elle se concentra sur les bribes de conversations qui lui parvenaient : la voix de sa mère, dont le timbre sec était reconnaissable entre tous, venait du jardin, dans lequel elle devait se livrer à une tâche indispensable, comme rectifier le plan de table ou couper des roses pour en faire des bouquets. La voix grave d'Anna lui parvenait de l'entrée, et deux personnes discutaient dans la salle à manger. La voie était donc libre jusque dans la cuisine.

Agathe quitta la relative sécurité du mur contre lequel elle s'était

adossée et tenta de zigzaguer entre les meubles qui encombraient la pièce sans rien heurter, ce qui, vu son état, était une gageure qu'elle ne releva qu'à moitié : son petit orteil entra en collision avec la table basse, ce qui provoqua de sa part une envolée lyrique à base de « putain de bordel de merde de chienne de table ». Les jurons ne firent pas disparaître la douleur aiguë qui transperçait son pied mais la soulagèrent. C'est en boitillant qu'elle finit par pousser la porte de la cuisine.

Qu'elle ne reconnut pas.

Toutes les surfaces planes disparaissaient sous des victuailles : légumes, fruits, viandes, poissons, en cageots, en tas, en sachets, il y en avait même par terre.

– Mais c'est quoi ce bordel ? marmonna-t-elle en fermant très fort les yeux.

Peut-être que quand elle les rouvrirait, tout aurait disparu.

Lorsqu'elle les rouvrit, non seulement la cuisine était dans le même état, mais en plus Artème la dévisageait.

– Bonjour, Agathe.

– Tu peux parler moins fort, s'il te plaît ? gémit-elle.

– La soirée a été rude, apparemment, répondit-il d'une voix plus basse, qui résonna quand même dans les tempes de la jeune femme, qui se mit à les masser, les yeux fermés.

– Je ne sais pas. Je ne me souviens plus de rien. Mon royaume pour un café, dit-elle en rouvrant les yeux.

– Mmm. Ça tombe bien, je viens d'en faire. Mais ton royaume ne m'intéresse pas.

Agathe tenta de hausser un sourcil. Mauvaise idée. Elle se contenta de lui lancer un regard vitreux.

– Quoi ?

Artème la regardait, un demi-sourire aux lèvres. Il était la vivante incarnation de la décontraction sexy. Agathe avait beau être la proie d'une gueule de bois carabinée, il lui était impossible de ne pas remarquer qu'il était très séduisant dans son uniforme de cuisinier : pantalon noir et veste tablier blanche, comme les candidats des émissions de télé-réalité consacrées à la cuisine. Il était rasé de frais et sentait bon.

– Je te donne du café à condition que tu m'accordes un baiser.

– Quoi ? répéta Agathe, qui se sentit subitement dégrisée.

– Un baiser. Où et quand je veux. Je peux le réclamer à tout moment de la journée.

Agathe le fixa en se demandant s'il se moquait d'elle. Elle n'avait pas besoin de se regarder dans le miroir pour savoir à quoi elle ressemblait : le cheveu hirsute, le maquillage de la veille, le corps mal dissimulé dans un pyjama Hello Kitty qu'elle portait adolescente et

qu'elle avait attrapé dans son placard la veille, sa valise lui semblant beaucoup trop loin. Elle n'avait rien d'appétissant.

Mais Artème avait l'air très sérieux.

– Alors ?

– Je peux me faire du café toute seule, affirma-t-elle en carrant les épaules et en croisant les bras.

– Mais je t'en prie, répondit Artème qui s'effaça avec un geste de la main en direction du plan de travail.

Agathe regarda autour d'elle. Elle ne savait même pas où se trouvait la cafetière. Pour être honnête, elle ne savait même pas à quoi ressemblait la cafetière, puisque ses parents avaient changé l'électroménager en même temps que la cuisine. Mais il n'était pas question de capituler. Même si l'étrange requête d'Artème faisait battre son cœur plus vite qu'elle ne l'aurait voulu.

Elle fit quelques pas mal assurés en direction du plan de travail et fit mine de déplacer des cagettes pleines de tomates. Elle sentait le regard d'Artème rivé dans son dos. Elle faisait son possible pour avoir l'air décontractée mais il lui était difficile d'oublier qu'elle portait un short rose.

– Très joli pyjama, commenta Artème fort à propos.

Agathe se sentit rougir. Heureusement qu'elle lui tournait le dos.

– OK, capitula-t-elle en soupirant.

Elle se retourna lentement.

Artème la regardait en souriant, un mug fumant dans la main droite, deux cachets marron dans la main gauche. Comment avait-il fait ? Il avait le don de se déplacer sans bruit, comme un ninja. La pensée de ce corps viril et musclé moulé dans une combinaison noire éveilla dans son esprit encore en proie aux brumes de l'alcool des images très plaisantes.

– Le devant est aussi agréable à regarder que le dos, constata Artème.

Agathe baissa machinalement les yeux : son débardeur rose, sur lequel s'étalait le visage blanc du chat japonais, moulait parfaitement ses petits seins... et ses tétons dressés.

– J'ai froid, répondit-elle.

– Il fait déjà 24°, rétorqua Artème.

– Je suis très frileuse. Le café va me réchauffer, dit-elle en tendant la main vers le mug.

– À une condition, rappela Artème.

Le regard d'Agathe se posa alternativement sur le mug fumant, dont l'odeur délicieuse promettait félicité et guérison de la gueule de bois, et Artème, qui la regardait sans sourire, une lueur indéchiffrable au fond des yeux.

– C'était quoi déjà ? demanda Agathe sur un ton faussement

détaché.

– Un baiser. Où et quand je veux.

– Et tu veux où et quand ?

Le cœur d'Agathe avait fait une embardée.

– Tu verras bien, répondit-il avec un sourire.

Oh non. Agathe savait très bien ce qui allait se produire. Elle allait accepter parce qu'elle était incapable de refuser une tasse de café. Oh, et puis, inutile de se voiler la face. Elle allait accepter parce qu'Artème était sexy, qu'il avait un regard de braise et que, depuis qu'il l'avait rattrapée la veille au pied de l'escalier, elle n'avait qu'une envie : retrouver l'étreinte de ses bras puissants. Elle se demandait comment il embrassait : ses lèvres seraient-elles fermes, inflexibles ou tendres ? Son baiser serait-il chaste ou exigeant ? Se dirait-elle « Peut mieux faire » ou perdrait-elle momentanément l'usage de ses genoux ? Elle allait accepter et passerait la journée à sursauter au moindre bruit de pas, à le suivre des yeux et à se demander quand il exigerait son dû. Elle allait accepter et passer une journée infernale. Et terriblement excitante.

– D'accord. Un café contre un baiser. Ça me semble équitable.

– Tu diras ça quand tu auras goûté les deux, répondit-il en lui tendant le mug.

Elle s'en saisit avec gratitude. Artème ne lâcha pas la tasse tout de suite et leurs doigts se frôlèrent. Agathe ferma les yeux et frissonna. Si un simple effleurement la mettait dans cet état, elle était mal barrée.

– Tiens, ajouta-t-il en lui tendant les comprimés. De l'Advil.

– Merci.

Artème lui sourit puis lui tourna le dos et commença à s'activer autour d'elle. Agathe avala les cachets avec une gorgée de café brûlant, et poussa un soupir de satisfaction. Elle était en train de se dire que la vie s'arrangeait soudain pour le mieux lorsqu'elle entendit la voix de sa mère en provenance de la terrasse, donc tout près. Dangereusement près.

– Merde, jura-t-elle en opérant une retraite rapide vers la porte de la cuisine.

Trop tard. Sa mère entra dans la cuisine par la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin. Elle portait ses gants de jardinage et un immense panier plat rempli de roses odorantes.

– Artème, vous n'avez pas oublié que je vous ai demandé de modifier le menu ? demanda-t-elle. Que vous devez remplacer le canard par les Saint-Jacques ?

– Non, répondit ce dernier qui s'affairait avec des courgettes.

– Bien. Quand arrivent vos employés ?

– D'un instant à l'autre.

– Vous avez fait du café ? s'étonna Anthéa.

– Oui. Vous en voulez une tasse ?

– Je ne bois pas de café. Mais je...

Elle s'interrompt soudain en voyant Agathe, qui, immobile, essayait de se fondre contre le placard. Si on considérait que sa mère avait mis presque une minute à faire attention à elle, c'était une réussite.

– Agathe ? Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je prends mon petit déjeuner, répondit-elle.

– Dans cette tenue ?

– Mon costume de Batman est au pressing.

– J'apprécierais que tu ne te promènes pas à moitié nue dans ma maison, rétorqua Anthéa sur un ton glacial. Va t'habiller. J'espère que tu as une tenue décente pour ce soir. Quelque chose de sobre, même si je sais que c'est beaucoup te demander. À quelle heure arrive Grégoire ?

– Euh... Je ne sais plus. Par le TGV de 14 h 30 je suppose, mentit-elle.

– Ton père a disparu, une réunion de dernière minute. Il va falloir que Zoé et toi alliez chercher Grégoire à la gare. Vous en profiterez pour passer chez le fleuriste.

– Et moi qui avais l'impression que tu avais déjà cueilli toutes les roses du jardin, marmonna Agathe, le nez dans son mug.

– J'ai commandé trois douzaines de pivoines et des orchidées. Chez le fleuriste de la rue de la Résistance, poursuivit sa mère comme si elle n'avait rien entendu.

– Pas de problème.

Agathe envisageait de convaincre sa sœur de se rendre à Montauban tout de suite, ce qui était un bon moyen d'éviter sa mère, les préparatifs et Artème. Elles pourraient prendre un café en terrasse place Nationale en bavardant, puis se balader, déjeuner sur le pouce, passer chez le fleuriste et revenir dans l'après-midi. Le seul hic, c'était qu'elle n'avait pas besoin d'aller à la gare, puisque Greg ne risquait pas de se trouver dans le TGV en provenance de Paris. Comment allait-elle se sortir de ce mensonge ? Zoé avait raison, elle allait être obligée d'avouer la vérité à sa mère. Mais pas maintenant.

De toute façon, sa mère avait déjà tourné les talons pour aller houspiller Anna.

Agathe soupira et acheva son café.

– Il en reste, dit Artème, qui éminçait des légumes avec rapidité.

Comment faisait-il pour lui donner l'impression qu'il lisait dans ses pensées ?

– Sur l'îlot, poursuivit-il sans se retourner.

Agathe se servit. Elle avait beaucoup de mal à détourner ses yeux de lui. Ses gestes, précis et minutieux, avaient quelque chose

d'hypnotique. Comment le gringalet de quatrième 5 avait-il pu se transformer en un homme aussi séduisant ?

– Comment ça se fait que tu te sois retrouvé traiteur ? demanda-t-elle en sirotant son café.

Elle n'était pas du genre à poser des questions personnelles mais elle avait vraiment envie de savoir comment le mauvais élève de Quatrième, soupçonné d'avoir des fréquentations douteuses et qui rendait copie blanche sur copie blanche, était devenu un chef d'entreprise prospère.

– Le hasard. Et une orientation réussie, répondit Artème sans s'interrompre. On m'a refusé le passage en seconde générale faute de résultats suffisants. J'ai choisi l'hôtellerie au pif et je me suis retrouvé en CAP cuisine. J'ai découvert que j'étais doué. J'ai passé un bac pro puis un BTS. J'ai bossé dans un restau mais ça m'a vite soulé ; j'avais envie d'être mon propre patron. J'ai monté une boîte de traiteur parce que ça nécessitait moins de fonds. Et j'ai découvert que j'aimais ça. C'est un boulot varié. On rencontre beaucoup de gens différents.

Agathe ne répondit pas. Elle était bien trop occupée à le regarder. Elle n'aurait jamais cru qu'elle pourrait être aussi fascinée par un homme qui cuisine. C'était à se demander s'il n'y avait pas un microclimat sur la maison de ses parents : Agathe n'avait pas souvenir d'avoir été aussi captivée par un homme.

– Ta migraine va mieux ? demanda-t-il en sortant un saladier du placard.

– Oui. Merci. Le café était délicieux.

Agathe rougit en se rappelant les termes qui avaient accompagné la tasse du divin breuvage. Artème pivota soudain et la regarda droit dans les yeux.

– À ton service.

Elle était certaine que son cœur avait raté un battement. Comment expliquer sinon cette soudaine faiblesse qui s'était emparée d'elle ? Elle devrait peut-être aller consulter. Ne sachant que dire, elle opéra une retraite prudente hors de la cuisine, persuadée de sentir le regard de braise d'Artème rivé sur elle. La journée s'annonçait longue. Et chaude.

Chapitre 6

– Ah, te voilà ! commenta Zoé en se levant du transat où elle paraissait en lisant un énorme bouquin. Tu t'es remise de tes frasques d'hier ?

– Quelles frasques ? contra Agathe en se laissant tomber sur la chaise longue à côté de sa sœur. J'ai un peu bu, d'accord, mais pas de quoi en faire tout un plat. Je ne vais pas me laisser abattre par quelques verres.

– J'aime ton esprit combatif. Dommage que tu ne t'en serves pas toujours.

– Comment ça ?

– Avec Greg, par exemple, que tu as laissé te larguer comme une vieille chaussette.

– Chuuuut, ne parle pas de lui ici ! Les murs ont des oreilles !

– On est dans le jardin, remarqua Zoé. D'ailleurs en parlant de Greg, j'ai croisé maman qui m'a dit que nous allions le chercher à la gare en début d'après-midi. J'ai trouvé ça étonnant.

– Tu n'as rien dit au moins ? gémit Agathe.

– Non. Mais il va falloir le faire à un moment ou un autre. À moins que tu aies un sosie de Greg dans ta manche.

– Je sais, je sais. Mais je ne sais pas comment le lui dire.

– Si tu essayais un « Maman, j'ai rompu avec Greg parce que c'est un Odieux Connard » ?

– Qui a rompu avec qui ?

Les deux sœurs sursautèrent et pivotèrent à l'unisson : Daphné se tenait derrière elles, toute de rose vêtue, la tête recouverte par une immense capeline dont les pans retombaient sur les côtés.

– Agathe a rompu avec Greg, expliqua Zoé.

– Enfin ! Alléluia ! s'exclama Daphné en levant les mains vers le ciel comme pour le prendre à témoin.

– Comment ça ?

Agathe était presque offusquée de découvrir que les membres de sa famille n'aimaient pas son ex et qu'elle n'en avait rien deviné pendant huit ans.

– Il était raide comme un Anglais, expliqua Daphné. Genre :

« Bonjour, je m'appelle Greg, j'ai un balai dans le cul, pas question de l'enlever. » Ne me dis pas qu'avec un homme comme ça, tu prenais ton pied au lit.

– Daphné ! s'écria Agathe.

– Quoi ? Je ne peux pas parler sexualité avec ma nièce adulte ? Tu n'es quand même pas prude comme ta mère ?

– Je ne suis pas prude, rétorqua Agathe. Je suis réservée. Je ne parle pas de... de... de...

– Cul ? proposa sa sœur.

– De choses olé olé, la corrigea-t-elle avec un regard de travers...

– « Olé olé » ? Parce qu'il y a un torero dans l'histoire ? s'enquit Daphné, l'air hautement intéressé. J'en ai connu un jadis, paix à son âme, et vous savez ce qu'on dit les filles sur les oreilles et la queue...

– Non ! s'écria Agathe. Je ne veux pas savoir.

– Moi, en revanche, je suis tout ouïe, dit Zoé.

– Il n'y a pas de torero dans cette histoire, la coupa Agathe. D'ailleurs il n'y a personne dans cette histoire. Fini. Terminé. Je ne veux plus jamais entendre un mot sur Greg.

– Tant mieux, répondit sa tante. Cet homme aurait dû être une note de bas de page, et non un chapitre entier. Le traître, en revanche, a le potentiel pour tenir tout un bouquin.

Agathe soupira : elle pensait déjà trop à Artème pour son propre bien, elle n'avait pas besoin que sa tante le rappelle à son bon souvenir. Rien que l'évocation de son existence faisait naître de délicieuses images dans son esprit manifestement surchauffé. Elle l'imaginait sortir de la piscine, sublimement moulé dans un boxer bleu ciel, comme une version plus sexy et plus jeune de Daniel Craig dans James Bond.

– Agathe ? Agathe ?

Sa sœur la secouait par le bras.

– Quoi ? Pourquoi tu me secoues comme un prunier ?

– Tu as arrêté de parler, les yeux dans le vague, et un filet de bave a commencé à couler le long de ton menton. On a eu peur que tu sois en train de faire une attaque.

– Je supporte mal la chaleur, expliqua Agathe en s'essuyant le menton d'un geste de la main.

Aucune trace d'humidité. Sa sœur se moquait manifestement d'elle.

– Je ne suis plus habituée à cette canicule, poursuivit-elle. À Paris, il fait des températures humaines. On est civilisés, nous, là-haut.

– Hum. Si tu veux mon avis, la chaleur provient d'un homme avec un nom à coucher dehors et non du soleil, répondit Zoé.

– Je suis d'accord avec toi, renchérit Daphné. Quand ce jeune homme entre dans la pièce, ma température interne augmente

brutalement. J'ai même cru que j'avais attrapé une insolation hier, d'où le chapeau aujourd'hui.

– Les filles, vous êtes complètement folles, commenta Agathe en ôtant sa robe à rayures roses et vertes. Je vais nager, ça me changera de vos bêtises.

– Dis plutôt que tu as besoin d'un bain d'eau glacée pour te remettre les idées en place, rétorqua Daphné. Ah, mince, voilà Anthéa ! Je vais me planquer dans la bibliothèque. En plus il y fait frais.

– Je viens avec toi, ajouta Zoé en se levant avec une rapidité que sa précédente langueur n'aurait pas laissé deviner.

Les deux femmes disparurent en direction du coin de la maison, où une énième porte-fenêtre ouvrait sur la bibliothèque.

Agathe avait déjà enlevé sa robe, dévoilant un ravissant deux-pièces turquoise : la meilleure façon de se planquer était la piscine, où elle pouvait toujours faire semblant de nager. Elle plongea sans prendre la peine de vérifier la température de l'eau alors que sa mère n'était plus qu'à quelques mètres d'elle.

– Agathe...

La jeune femme n'entendit rien de plus, très occupée à tenter de reprendre son souffle : si la température extérieure était déjà de 24°, celle de l'eau, elle, ne devait guère dépasser les 15°. Elle émergea, le souffle coupé.

– Agathe, poursuivait sa mère comme si de rien n'était et qu'il était tout naturel de converser avec sa fille qui suffoquait dans le bassin à ses pieds. Où est ta sœur ? J'ai besoin qu'elle aille chez le fleuriste tout de suite. Je voudrais finir la décoration. Il m'avait semblé l'apercevoir de loin en train de lire sur la chaise longue mais elle a disparu. Je t'aurais bien demandé d'y aller mais comme tu ne t'es toujours pas décidée à passer ton permis...

– Je ne sais pas où est Zoé, mentit Agathe, qui grelottait en agitant bras et jambes afin de se réchauffer, l'eau au niveau du cou. Mais dis-moi, maman, c'est bien vos trente ans de mariage qu'on fête ?

– Oui, pourquoi ?

– Je ne sais pas, vu le temps et l'argent que tu as investis là-dedans et la déco de malade, je me suis dit que quelqu'un se mariait et que je n'étais pas au courant.

Sa mère la considéra un instant, un peu interdite.

– J'adorerais célébrer un mariage, finit-elle par répondre. J'attends juste que tu te décides à épouser Greg.

Merde. Elle avait sans réfléchir lancé sa mère sur un terrain glissant.

– Zoé est dans la bibliothèque, lâcha-t-elle.

Sa mère lui lança un regard soupçonneux.

– Je croyais que tu ne savais pas où elle était.
– C'est la faute de l'eau glacée, ça fait perdre la mémoire à court terme. Je viens juste de la retrouver.

Sa mère lui lança un dernier regard puis pivota en direction de l'extrémité de la maison.

Agathe fit quelques longueurs : après tout, maintenant qu'elle était dans l'eau, autant en profiter. La température ne tarda pas à devenir agréable et elle apprécia la sensation de fraîcheur qui baignait ses membres. Elle aimait nager depuis toujours : à huit ans, elle avait demandé à ses parents de l'inscrire à des cours de natation synchronisée mais sa mère avait refusé tout net, prétextant que c'était bon pour les filles vulgaires. À la place, elle avait subi de longues années d'équitation, qui avaient été un calvaire : elle avait beau tenter de se raisonner, elle avait peur des chevaux.

– Agathe ? Agathe ?

La voix de sa sœur finit par lui parvenir depuis le bord du bassin.

– Oui ? demanda-t-elle en interrompant son crawl régulier.

– Je vais à Montauban. Chercher les fleurs et l'invisible Greg. Tu peux me dire ce que tu comptes dire à la Reine Mère ?

– Chuuuut ! ordonna-t-elle en sortant de la piscine sans utiliser l'échelle. Ne parle pas si fort !

– Écoute, je suis de tout cœur avec toi et tu le sais, mais il va bien falloir dire quelque chose à maman.

– Me dire quoi ?

Les deux sœurs pivotèrent dans un même élan et se retrouvèrent face à leur mère, qui sortait par la porte-fenêtre du salon, les bras chargés de rubans.

– Je m'en vais, annonça Zoé en opérant une retraite hâtive vers la terrasse. Les orchidées m'attendent et vu la vitesse de pointe de ma voiture, il faut que je parte tout de suite si je veux être de retour à temps pour la fête.

– Zoé, attends, ne..., commença Agathe dans un chuchotement aigu.

Sa sœur fit comme si elle ne l'avait pas entendue et s'éloigna à toute allure.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Anthéa en se tournant vers sa fille aînée.

Agathe envisagea un instant de replonger dans la piscine, voire d'y élire domicile, comme une petite sirène des eaux chlorées.

– Agathe ?

– Maman ?

– J'attends. Ne me prends pas pour une idiote. Où est Greg ?

– On a rompu, avoua Agathe dans un soupir.

– « Rompu » ? ! s'exclama Anthéa en portant la main à sa bouche. Mais pourquoi ? Qu'est-ce que tu lui as fait ?

À ces mots, la colère qu'Agathe ressentait depuis trois semaines et qu'elle avait soigneusement contenue au fond d'elle, comme une fille bien élevée se devait de le faire, explosa.

– Pourquoi est-ce que ce serait moi qui aurais fait quelque chose ? s'écria-t-elle.

– Parce que c'est toujours toi qui fais quelque chose, rétorqua sa mère. Tu es incapable de faire quoi que ce soit correctement ! Tu as toujours été une déception pour ton père et moi.

– Ah, vraiment ? Et comment ça ? En quoi suis-je décevante ? Qu'ai-je raté ? Mon bac, obtenu avec mention ? Mes études, menées brillamment ? Mon job, qui paye super bien ?

– Tes études ? persifla sa mère. Quelles études ? Parce que tu crois que faire Sciences-Po soit un titre de gloire ? Déjà que tu as refusé de faire maths sup ! Crois-tu que ton père n'ait pas honte de dire que tu as refusé de passer l'ENA alors que tout le monde s'attendait à ce que tu sois haut fonctionnaire ?

– « Tout le monde » ? Qui ça tout le monde ? Je ne crois pas que ma vie intéresse grand monde. C'est papa et toi qui vouliez que je passe l'ENA. Mais j'ai un scoop pour toi maman : je m'en fous de l'ENA. Complètement.

– C'est bien ça, le problème, tu te moques de tout. Tu te contentes de peu. Grégoire était la seule chose que tu avais réussie dans ta vie. Il est de bonne famille, promis à un excellent avenir... Ton père et moi étions abasourdis que tu aies réussi à te faire aimer d'un homme pareil après tous les cas sociaux qui se sont succédé dans ta vie. Je savais que ça ne pouvait pas durer. Il a enfin ouvert les yeux et compris que tu ne le méritais pas.

– Comment peux-tu me parler ainsi ? hurla Agathe. Je suis ta fille, bordel, ta fille ! Tu es censée me soutenir, me consoler, pas me balancer des horreurs à la figure !

– Il n'y a que la vérité qui blesse !

– Quelle vérité ?

– Hum, hum, excusez-moi, madame Grenier, j'ai un petit souci en cuisine et...

Les deux femmes tournèrent la tête en même temps. Tout à leur dispute, elles n'avaient pas remarqué la présence d'Artème, qui ne se tenait pourtant qu'à un mètre d'elles.

– Oui ? demanda Anthéa, qui avait immédiatement repris son masque composé de parfaite maîtresse de maison.

– Il apparaît qu'il y a eu un malentendu sur le nombre de kilos de carottes que nous avons commandés et..., poursuivit-il en esquissant un pas vers la cuisine.

Anthéa lui emboîta le pas en maudissant la nullité des primeurs de la région.

Agathe, dont les mains tremblaient violemment, leva les yeux vers Artème. Ce dernier entraînait sa mère dans son sillage, manifestement très attentif à ce que cette dernière lui racontait. Il se tourna soudain à demi et leurs regards se croisèrent. Agathe n'aurait pas pu le jurer mais il lui sembla que celui d'Artème était plein d'un sentiment qui ressemblait fort à de la compassion.

Chapitre 7

Agathe avait l'impression de vivre un cauchemar. Elle était certaine que la maisonnée tout entière avait assisté à leur altercation. La maisonnée et Artème. Quelle humiliation ! Nul n'avait besoin de savoir que sa mère la traitait durement. Elle avait beau être consciente que ses parents ne la tenaient pas en haute estime, se l'entendre dire de manière aussi franche lui faisait un mal de chien. Elle était au bord des larmes et ne parvenait pas à faire cesser le tremblement nerveux qui s'était emparé de ses mains. Il lui fallait une cigarette. Elle ne fumait plus depuis des années, mais elle était certaine que sa tante Daphné n'était pas venue sans munitions, même si elle savait qu'Anthéa, qui désapprouvait hautement cette habitude, interdisait à quiconque de fumer chez elle.

Agathe enfila sa robe à rayures et se dirigea vers l'une des chambres d'amis que sa tante occupait au rez-de-chaussée. Elle traversa le salon et la salle à manger en autopilote, sans se soucier de l'éventuelle présence d'Anna et de ses aides. De toute façon, le mal était fait. Elle emprunta le petit couloir qui menait à la partie de la maison réservée aux invités et frappa à la porte de sa tante. Pas de réponse. Daphné devait être encore dans la bibliothèque. Agathe ouvrit la porte : elle était certaine que sa tante ne lui en voudrait pas d'entrer dans sa chambre en son absence. Elle passa la tête par l'entrebâillement : bingo, un paquet de Marlboro était posé sur la table de nuit. Elle pénétra dans la chambre, se saisit des cigarettes, vérifia que le paquet contenait aussi un briquet et ressortit rapidement. Elle décida de s'échapper par la porte d'entrée pour aller fumer dans l'un des bosquets qui bordaient l'entrée de la propriété, où elle était certaine de ne pas être dérangée.

Elle en était à sa troisième taffe et le tremblement de ses mains avait commencé à s'atténuer enfin lorsqu'une voix derrière elle la fit soudain sursauter.

– Tu en aurais une pour moi ?

Elle pivota brusquement et se retrouva face à face avec Artème. Décidément, cet homme avait le don de surgir toujours au mauvais moment.

Ou au contraire pile quand il le fallait.

Agathe lui tendit le paquet sans un mot. Artème s'en saisit, sortit une cigarette et l'alluma d'un geste précis. *Il a de belles mains*, songea Agathe pour la deuxième fois de la matinée. Il fallait vraiment qu'elle arrête de le détailler comme ça.

– Je suis désolé, dit-il. Je suis intervenu dès que j'ai entendu le ton monter, mais c'était trop tard.

Ainsi, il était intervenu pour la sauver des griffes de sa mère ? Agathe le dévisagea, interdite.

– Tu..., tu..., enfin je veux dire, tu..., bafouilla-t-elle.

– Tu bafouilles beaucoup en ma présence, dit-il en souriant. Tu n'étais pas comme ça avant.

– J'ai une maladie qui s'est déclenchée à l'âge adulte, expliqua Agathe. Je me mets à bafouiller devant les hommes séduisants.

Oh non, voilà que ça recommençait ! Elle posa la main sur sa bouche, horrifiée.

– Et tu dis manifestement des choses que tu regrettes ensuite, remarqua Artème dont le sourire s'était élargi. Je pense que les deux symptômes combinés forment un syndrome facilement identifiable.

– Ah bon ? demanda Agathe en tirant sur sa cigarette pour se donner une contenance.

– Je te plais, c'est tout, dit calmement Artème en la regardant droit dans les yeux.

Agathe aspira trop fort et manqua s'étouffer. La fumée sortit par ses narines en bouffées inégales et elle se mit à tousser comme une perdue.

Artème lui tapota fermement le dos et lui prit la cigarette des mains.

– Je pense que tu as assez fumé pour l'année, dit-il en l'éteignant entre le pouce et l'index.

Agathe le regarda faire, fascinée.

– Comment tu fais ça ?

– J'ai beaucoup d'entraînement. Je fumais en cachette dans les toilettes du collège et j'ai rapidement trouvé le moyen de faire disparaître toute trace du délit quand les surveillants approchaient trop près. Je sais l'éteindre avec la langue aussi, ajouta-t-il sans la quitter des yeux.

– Je... Tu es un homme plein de surprises.

– Et toi une femme sublime, répondit-il en se rapprochant.

Agathe sentit son rythme cardiaque s'accélérer. Était-il normal qu'elle sente son pouls battre jusque dans ses pieds ? Artème éteignit sa propre cigarette entre deux doigts et fit disparaître le mégot par-dessus la haie d'une chiquenaude. Agathe avait l'impression que ses pieds s'étaient subitement enracinés dans le sol et qu'elle avait été

transformée en statue de sel. Elle aurait été incapable de bouger, même pour tout l'or du monde. Artème posa la main sur sa joue et la caressa lentement, dessinant les contours de sa pommette puis de sa mâchoire. Agathe frissonna sous la caresse et sentit tout son corps s'éveiller lentement. Ses terminaisons nerveuses lui parurent acquiescer une vie propre et elle sentit ses orteils frémir dans ses sandales. Puis Artème fit glisser lentement les doigts le long de son cou. Agathe ignorait que sa peau était si sensible à cet endroit. Il poursuivit son exploration plus avant le long du décolleté en V de sa robe de plage. Parvenu à l'endroit où le tissu formait une pointe, juste entre les deux seins, il suspendit son geste. Agathe attendait, le souffle court. Elle priait de toutes ses forces pour qu'il l'enlace, qu'il l'embrasse, qu'il l'embrase. Elle voulait qu'il alimente le feu qui couvait timidement en elle. Elle cherchait à déchiffrer son regard mais il avait les yeux mi-clos, rivés sur le décolleté d'Agathe.

– J'ai du travail, dit-il soudain à voix basse et la jeune femme se demanda si cette information lui était destinée ou s'il se parlait à lui-même.

Il rouvrit les yeux et Agathe se sentit aspirée dans une spirale bleue qui semblait infinie. Elle aurait voulu plonger dans ce regard bleu piscine et y onduler pour l'éternité.

– À plus tard, dit-il d'une voix un peu rauque.

Puis il tourna les talons et s'en fut. Agathe ressentit son départ avec une acuité qui lui parut trop grande. Comment un homme qu'elle connaissait à peine pouvait lui faire autant d'effet ?

Elle décida que l'heure n'était pas aux grandes questions existentielles. Mieux valait faire une sieste, histoire d'être prête à affronter la soirée.

Lorsqu'elle descendit vers 17 heures, après un après-midi passé à se lamenter au téléphone auprès de Jade, qui s'était révélée plus intéressée par Artème que par la dispute avec sa mère, Agathe découvrit que tout était prêt pour la soirée. La maison rutilante n'aurait pas déparé les pages d'un magazine de décoration intérieure et le jardin était sublime. Les trois tentes de réception blanches dressées au fond abritaient des tables et des chaises ornées de rubans roses. Une tente plus modeste, à demi fermée celle-là, se tenait juste à côté. Une petite table y avait été placée afin d'accueillir les cadeaux des invités. Agathe songea que sa mère ne pouvait décidément rien faire sans le faire en grand. Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée de sa sœur, resplendissante dans sa robe de cocktail rouge.

– Zoé, tu es sublime ! s'exclama Agathe.

– Tu n'es pas mal non plus. Même si maman n'a pas fini de critiquer la couleur de ta robe, commenta Zoé.

– M'en fous. J'aime le jaune et je l'emmerde.

Zoé jeta un coup d'œil en biais à sa sœur.

– Il paraît que vous vous êtes disputées toutes les deux ?

– Qui t'a dit ça ?

– Daphné. Qui l'a appris par Anna. Qui lui a dit que toutes les nanas qui l'aidaient à faire le ménage étaient comme au spectacle, à vous épier derrière la porte-fenêtre de la salle à manger.

Agathe soupira.

– Il paraît aussi qu'Artème est venu te sauver en enlevant la Reine Mère, poursuivit Zoé après un petit silence.

Agathe ne répondit pas.

– Quand on parle du loup, poursuivit Zoé.

Agathe tourna la tête, le cœur battant. Mais ce n'était que sa mère qui s'approchait d'elles d'un pas décidé.

– Agathe, deux choses. *Primo*, comme tu es célibataire, tu n'as pas besoin d'un lit deux places. Tu ne verras donc pas d'inconvénient à laisser ta chambre à Calypso et son mari. Je n'avais pas prévu qu'ils soient là et je ne sais pas où les mettre. Toutes les chambres sont prises.

– Et je vais dormir où ? demanda froidement Agathe.

– Dans la tente de tes cousines.

Agathe manqua de s'étouffer dans sa propre salive.

– Dans la tente de mes cousines ? répéta-t-elle. Mais ce sont des ados !

– Je ne vois pas le problème. Calypso a soixante-douze ans. Elle a besoin d'un vrai lit. Toi, tu es jeune. *Deuxio*, poursuivit-elle sans laisser à Agathe la possibilité de protester davantage, comme Grégoire t'a quittée, je pense qu'il est temps de passer au plan B.

– Greg ne m'a pas quittée, commença Agathe, il...

– Peu importe, l'interrompit sa mère. Le résultat est le même. Tu es célibataire et à ton âge, il faut faire feu de tout bois pour remédier à cette situation.

– Maman, j'ai vingt-huit ans !

– C'est bien ce que je disais. J'ai invité François-Xavier avec ses parents ce soir et...

– François-Xavier ? s'étonna Agathe. Mais il est...

– Très mignon, la coupa Zoé en lui pinçant légèrement le bras.

– Et surtout très...

– Riche, la coupa de nouveau Zoé en la pinçant plus fort.

– Ta sœur a raison sur toute la ligne. François-Xavier est un très bon parti.

– C'est lui ton plan B ? Tu veux que je le drague ?

– Ne sois pas vulgaire, s'il te plaît. Je veux que tu renoues avec lui.

– Nous n'avons jamais *dénoué*, l'informa Agathe. Je te rappelle

qu'il habite Paris. On se voit de temps en temps.

– Encore mieux. Tu as donc une mission à accomplir ce soir. Je compte sur toi pour ne pas la rater.

Sur ces paroles, Anthéa tourna les talons et se dirigea vers la cuisine, certainement pour houspiller Artème et son équipe.

– C'était quoi ce délire ? demanda Agathe en se tournant vers sa sœur. Ne me dis pas que F-X n'a toujours pas fait son coming out ?

– Toujours pas, confirma Zoé.

– Et merde, soupira Agathe. Cette soirée va être la plus longue de ma vie.

– Pense au champagne.

– Crois-moi, je ne pense qu'à ça.

Agathe songea cependant que ce n'était pas tout à fait vrai. Elle pensait aussi beaucoup à Artème, son sourire, ses mains, ses épaules musclées. Et, plus que tout, elle pensait à la promesse qu'il lui avait facilement extorquée le matin même. Quand réclamerait-il son dû ? D'ailleurs le réclamerait-il ou n'était-ce qu'une façon de se venger de l'indifférence qu'elle lui avait manifestée adolescente ? Elle ne voulait pas songer à tout ça. Il fallait d'abord qu'elle survive à la fête.

Cinq heures plus tard, Agathe était au bord du suicide. Elle avait passé un temps infini à saluer les invités qui s'étaient déversés dans le jardin dès 18 heures : membres de la famille, amis de ses parents, enfants des amis de ses parents... Autant de gens qu'elle n'avait pour la plupart pas vus depuis longtemps et à qui elle n'avait pas grand-chose à dire. L'arrivée de François-Xavier l'avait momentanément sauvée de l'ennui, mais il avait disparu de la soirée depuis quelque temps : elle soupçonnait que l'absence simultanée d'Alexandre, le fils du meilleur ami de son père, un médecin à la retraite, était un bon indice du genre d'activités auxquelles F-X était en train de se livrer. Agathe soupira. Elle aussi aurait bien aimé se livrer à des galipettes en compagnie d'un homme musclé qui ressemblait à une star de cinéma, mais Artème était très occupé. Il avait passé la soirée à vérifier que le repas se déroulait sans accroc, gérant ses deux cuisiniers et une armada de serveurs avec un calme et une efficacité qu'elle trouvait sexy. Elle soupira de nouveau : si elle trouvait même ça sexy chez lui, elle était dans la panade. De toute façon, il ne lui avait pas adressé la parole de la soirée. Elle regarda autour d'elle : la fête battait son plein. Le champagne aidant, tout le monde semblait s'amuser follement. Un bruit d'éclaboussures lui parvint depuis la piscine, dont les ados avaient fait leur fief dès le début de la soirée. De petits groupes bavardaient, riaient, quelques couples enlacés dansaient sur la piste de danse improvisée sur la pelouse devant les tentes.

– Mademoiselle...

Elle sursauta et se retourna. Artème se tenait derrière elle. Il l'avait surprise. Encore. À la lumière un peu irréaliste des guirlandes et des lampions accrochés çà et là, il était encore plus beau. Les ombres que les flammes des immenses bougies plantées près des tentes projetaient sur son visage lui donnaient un aspect un peu mystérieux.

– M'accorderez-vous une danse ? demanda-t-il en tendant la main vers elle.

– Oui, se contenta-t-elle de répondre.

Elle espérait qu'il avait fini de jouer au chat et à la souris. Elle en avait assez d'attendre. À bien y réfléchir, cette remarque valait pour tout : il était temps qu'il se passe enfin quelque chose dans sa vie. Fini de vivre selon des normes qui n'étaient pas les siennes. Greg n'avait été que le premier pas. Elle pouvait faire plus. Elle pouvait faire mieux.

Artème saisit sa main et l'attira à lui. Il était grand, et sa tête se nicha tout naturellement dans le creux de son épaule. Son torse était aussi musclé que ce qu'elle avait deviné et elle ronronna de plaisir.

– Et dire que je n'ai encore rien fait, murmura-t-il au creux de son oreille.

Il y avait un sourire dans sa voix.

– Je me demande ce que tu attends.

Pour toute réponse, il l'entraîna à l'écart et mit la main sous son menton qu'il souleva légèrement. Puis il posa les lèvres sur les siennes. Sa bouche était chaude et Agathe la voulait tout entière. Elle entrouvrit les lèvres et leurs langues se mêlèrent. Le baiser effaça tout ce qui les entourait : la musique, les bruits de voix, le brouhaha de rires et de cris en provenance de la piscine. Il effaça tout ce qui s'était passé ces derniers jours : la dispute avec sa mère, la rupture avec Greg, les doutes et les pleurs. Enfermée à l'abri de ces bras puissants, liée souffle et chair à cet homme infiniment séduisant, Agathe se sentit soudain libérée. Elle eut l'impression d'avoir abandonné derrière elle une casserole qu'elle traînait depuis longtemps sans le savoir.

– Merci, dit-elle lorsqu'ils se séparèrent.

– Merci à toi, murmura Artème. J'ai rêvé de ce baiser pendant des années.

– Je... Vraiment ? Mais, je...

– Tu es vraiment adorable quand tu bafouilles. J'étais amoureux de toi au collège. Comme la moitié de la classe. J'ai passé un temps infini à imaginer que je sortais avec toi. Je voulais te montrer les étoiles.

– « Les étoiles » ?

– J'adore l'astronomie, expliqua Artème. J'avais un fantasme très précis : on allait dormir dans un champ et je te racontais l'histoire de toutes les étoiles en les nommant une par une. Puis on s'endormait en se tenant la main.

– C'est tout ? Je pensais que...que... enfin, je veux dire que tu avais une réputation de...

– Je crois que tu es bien placée pour savoir que les réputations peuvent être usurpées, répondit-il en l'embrassant de nouveau.

Agathe en oublia ce qu'elle voulait dire. Artème l'attira sans la lâcher un peu plus loin dans la pénombre du bord du jardin, derrière la plus petite tente, celle qui abritait les cadeaux apportés par les invités. Des enfants jouaient non loin, se courant après en criant et riant. Soudain, un vacarme les tira de leur étreinte.

– Agathe ! Artème ! s'écria une voix bien connue.

Les enfants avaient joué trop près de la tente : l'un d'eux s'était pris le pied dans l'un des piquets et était tombé sur la toile. Sous l'effet de son poids, la structure s'était effondrée sur elle-même, entraînant avec elle les paquets. Alerté par les cris, toute l'assemblée était accourue. Mais les éclats de voix n'étaient pas seulement dirigés vers les enfants fautifs et les cadeaux qui avaient roulé à terre.

En s'effondrant, la tente avait dévoilé un spectacle pour le moins étonnant : Agathe et Artème s'embrassaient à perdre haleine. Et, dissimulés aussi par la tente, mais un peu plus loin, Alexandre et François-Xavier faisaient de même.

– Oh, mon Dieu, mon fils ! s'exclama la voix aiguë de la femme du préfet.

Artème et Agathe se regardèrent. François-Xavier et Alexandre firent de même.

Puis soudain, Artème leva la main comme pour saluer la foule. Il fit un grand sourire à tout le monde. Agathe, d'abord surprise, l'imita, bientôt suivie par Alexandre et François-Xavier. Et soudain, de la foule, monta un « Hourra ! » suivi d'un applaudissement. Puis d'un autre. Et encore un autre. Artème s'inclina et se pencha vers Agathe.

– Tu as envie de dormir dans la tente ce soir ?

– Pas vraiment, répondit-elle sans se demander comment il était au courant.

Elle avait décidé une bonne fois pour toutes que cet homme avait le pouvoir de lire dans les pensées.

– J'ai donné l'ordre à mon équipe de se charger du nettoyage et du rangement.

– Quel homme prévoyant.

– Viens, ordonna-t-il.

Elle ne se le fit pas dire deux fois.

Épilogue

Agathe regarda le jour gris qui se déversait par la fenêtre sans volet. Elle s'étira en soupirant d'aise : c'était ainsi qu'était censé être le temps au mois d'août. Gris, un peu frais, humide. Un temps parisien.

– Bien dormi ? demanda Artème en entrant dans la chambre.

– Très bien, répondit-elle en souriant comme un chat devant la délicieuse vision qui s'offrait à elle.

Artème ne portait rien d'autre que deux tasses de café fumant.

Depuis qu'il était entré dans sa vie le mois précédent, Agathe dormait très bien. Elle mangeait aussi très bien. Elle riait beaucoup. S'il n'y avait eu la brouille passagère avec ses parents, son bonheur aurait été complet.

Il s'était avéré que le choc de son escapade avec le traiteur avait été nettement atténué par le coming out fracassant de François-Xavier. Ses parents avaient menacé de le déshériter avant de se rappeler que la loi française le leur interdisait. La loi permettait même à leur fils d'épouser un homme, ce qui acheva de porter un coup de massue aux parents choqués.

Sa mère était aussi scandalisée qu'eux : comment sa fille pouvait-elle embrasser le traiteur ? En public qui plus est ?

Agathe avait passé la nuit chez Artème et demandé à sa sœur de récupérer ses affaires. Puis elle était remontée sur Paris en se disant que tout ça n'avait été qu'une parenthèse enchantée, merveilleuse mais éphémère : Artème ne lui avait rien promis et l'avait laissée partir. Ce qui ne l'avait pas empêchée de pleurer dans les bras de Jade en rentrant.

Quelle n'avait pas été sa surprise le lendemain soir de trouver Artème sur le pas de sa porte, une valise à la main.

– J'avais des choses à régler avant de pouvoir te promettre quoi que ce soit. Je pensais vraiment ce que je t'ai dit chez tes parents, avant que la fête ne prenne un tour pour le moins... inattendu. Je suis amoureux de toi depuis mes treize ans. J'ai accepté de servir de traiteur à la fête de ta mère parce que tu serais là. Je savais que tu vivais avec quelqu'un mais ça m'était égal. Je voulais te revoir. Je sais que tu sors d'une rupture et que tous les magazines féminins disent que le mec suivant ne peut être que le « médic-amant » (il mima les

guillemets avec ses mains), mais je m'en fous. Je peux me contenter d'être un amant placebo.

– Mais comment tu peux être amoureux de moi depuis si longtemps ? J'ai changé, avait répondu Agathe, qui, pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas, avait les larmes aux yeux. Je ne suis plus la peste que j'étais.

– Tu n'as jamais été une peste. J'ai le souvenir d'une fille géniale, drôle et jolie, qui m'a proposé plusieurs fois de copier sur ses devoirs.

C'était vrai, s'était souvenue Agathe. Elle avait eu pitié du garçon qui ne souriait jamais et alignait les zéros. Elle savait ce que ça faisait de ne pas répondre aux attentes que les autres placent en vous.

– Je ne sais pas ce qu'est un placebo. J'ai toujours été nulle en bio, avait affirmé Agathe en se blottissant contre lui.

– Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? demanda-t-elle en se redressant pour prendre la tasse de café des mains d'Artème.

– On pourrait aller visiter une expo. Se balader aux Tuileries. Aller au ciné.

Il avait posé sa propre tasse sur sa table de nuit et s'était glissé à ses côtés.

– Manger chinois. Visiter Notre-Dame, poursuivit-il en déposant un sillage de baisers sur l'épaule nue d'Agathe. Acheter des bouquins. Nourrir les pigeons.

Sans cesser de parler, il saisit la tasse des mains d'Agathe et la posa à côté de sa jumelle.

– Prendre le bus touristique. Aller au concert.

Ses baisers s'étaient déplacés et remontaient lentement vers la bouche de la jeune femme.

– Ou..., répondit Agathe, le souffle un peu court.

– Ou... ?

– Tu pourrais refaire ce que tu as fait hier soir ? demanda-t-elle d'une voix un peu hésitante.

– Tu veux dire le...

– Chuuuut ! le coupa-t-elle en agitant frénétiquement la main. On ne dit pas ces choses-là.

– Tu as raison, répondit Artème à mi-voix, on ne les dit pas, on les fait.

Remerciements

Cette histoire est née, comme souvent, dans un café parisien. Celui-là a la particularité de servir les plus mauvais chocolats chauds de la galaxie. Merci donc à Bertrand Guillot, qui, malgré le breuvage imbuvable, a posé la première pierre de cette *novela*, et à mon mari, qui a bâti tout l'édifice. Sans eux, je ne saurais toujours pas que j'avais envie de raconter une histoire de retrouvailles dans mon Sud-Ouest natal.

Merci à toutes mes copines pour m'avoir éclairée sur ce que pouvait bien écouter une ado à la fin des années 1990 et au début des années 2000 : je n'en ai évidemment fait qu'à ma tête, mais elles sont habituées.

Merci à mes *beta readers*, Sylvie Sagnes, Karine Minier et Laurence Valentin qui ne se lassent pas de mes cabotinages et de mes bluettes. Vos remarques sont toujours précieuses.

Je suis montalbanaise et je sais que la route pour Labastide-Saint-Pierre ne part pas de la gare : cette erreur est une licence narrative que les habitants me pardonneront, j'en suis certaine. J'en profite pour saluer mes anciens camarades de classe du collège Ingres et du lycée Michelet, qui me connaissent sous un autre nom et me reconnaîtront peut-être.

Comme d'habitude, cette histoire a été rédigée en musique : cette fois-ci, c'est la délicieuse bande originale du film britannique *God Help the Girl* qui m'a accompagnée et inspirée. Merci à toi, Stuart Murdoch.

Et enfin, merci à vous qui venez de terminer cette *novela*. You guys rule.

Envie de découvrir les autres
ouvrages d'Angéla Morelli ?

RENDEZ-VOUS CHEZ  HARLEQUIN
 !



Harlequin HQN® est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 2015 Harlequin S.A.

Conception graphique : Alice Nussbaum

© vectorchef / Fotolia

© arcadante/ Fotolia

© annzabella / Fotolia

ISBN 9782280340090

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85 boulevard Vincent Auriol - 75646 Paris Cedex 13

Tél : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr

Angéla MORELLI

Et en plus, il cuisine

Garden party, champagne et beau gosse !

Dans la vie, il y a des catastrophes inévitables. Des cataclysmes que l'on voit venir de loin mais que l'on sait inéluctables. Pour Agathe, l'anniversaire de mariage de ses parents appartient définitivement à cette catégorie. Car si la perspective de se noyer dans le champagne et les petits fours sous le soleil midi-pyrénéen, le tout entouré de rubans rose cuisse-de-nymphé-émue, peut être réjouissante, le fait de devoir annoncer à ses parents que le bienaimé, le terriblement adulé ex-futur-gendre Gregory ne sera pas là (et ne sera plus jamais là, sous peine de décapitation immédiate) dépasse le plus cauchemardesque des cauchemars. Une agréable distraction ne serait pas de refus, surtout si elle a de grands yeux bleus et une ressemblance frappante avec Channing Tatum...

A propos de l'auteur

Professeur de Lettres le jour et traductrice la nuit (oui, c'est une super héroïne), Angéla Morelli est tombée dans la marmite de la romance en succombant, un soir d'inadvertance, au charme ténébreux de Joffrey de Peyrac. Quand elle a compris qu'elle n'épouserait jamais Rhett Butler, et en attendant de rencontrer enfin Ryan Gosling, elle a décidé d'écrire des romances dans lesquelles elle pourrait donner libre cours à son penchant pour les hommes intelligents et sexy. Elle se plaît dans le genre de la romance contemporaine urbaine dans laquelle humour et amour forment un cocktail détonant !

